



BULLETIN MENSUEL

DE L' A. D. I. R.

1960.C

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - INV. 34-14

Voici le texte du communiqué que l'A.D.I.R. a adressé aux principaux journaux français :

Les femmes de la Résistance française qui ont été déportées pendant la guerre et ont été les témoins de la façon incroyablement barbare dont des milliers de familles juives, vieillards, hommes, femmes et enfants, ont été maltraités et mis à mort, mettent leurs concitoyens en garde contre les manifestations antisémites et pro-nazies de ces jours derniers.

Elles ont, hélas, vu de leurs propres yeux que les mêmes mains qui peignent des croix gammées sur les portes, peuvent aussi pousser des femmes dans une chambre à gaz et jeter des enfants vivants sur un brasier d'essence.

Elles demandent à leurs concitoyens de prêter la plus grande attention à ces faits d'apparence pourtant anodine.

25 janvier 1960.

Voici le texte de la lettre que l'A.D.I.R. a adressée au Général de Gaulle, Président de la République Française.

Général,

Monsieur le Président,

Nous ne sommes qu'une très petite association, mais nous groupons la quasi-totalité des femmes arrêtées par l'ennemi pour faits de résistance. Des femmes qui ont survécu.

Parce que nos adhérentes appartiennent à toutes les classes de la nation, et à tous les partis représentés au Parlement, notre association s'est strictement et constamment abstenu, depuis 1945, de toute action politique.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'options controversées, mais de la volonté unanime de la nation de survivre en tant que telle. Il s'agit de la *res publica* d'un grand pays dont un mouvement factieux risque de provoquer l'éclatement.

Cela dépend de nous

par Louise ALCAN

Au cours de son procès auquel j'ai assisté à Varsovie, Rudolf Hoess, ancien commandant du camp d'Auschwitz, demanda à prendre la parole. Le procureur venait d'affirmer que 3.500.000 personnes avaient été exterminées alors qu'il était commandant. Hoess rectifia — je l'ai entendu avec les autres témoins : Non, seulement 2.500.000 ! Dans son autobiographie, Hoess écrivait en conclusion :

« Je considère la doctrine philosophique, la « Weltanschauung » (1) du national-socialisme, comme la seule appropriée à la nature du peuple allemand. Les S.S. étaient à mon avis les défenseurs actifs de cette philosophie et cela les rendait capables de ramener graduellement le peuple allemand tout entier à une vie conforme à sa nature. »

Hoess a été pendu en avril 1947 à Auschwitz mais... 16.000 anciens S.S. de douze pays se sont réunis en septembre dernier, à Hammeln, en République fédérale allemande, en présence de l'ex-général Lammerding, qui commandait la division « Das Reich » à Oradour... L'Association fédérale des anciens S.S. est reconnue d'utilité publique. Au cours d'une récente conférence de presse, notre camarade Willy Höhn, secrétaire de l'Association des persécutés du régime nazi (V.V.N.) nous disait, entre autres choses, qu'en 1948, il y avait dans les manuels scolaires de la République fédérale allemande une demi-page sur le III^e Reich et qu'actuellement, deux lignes seulement lui sont consacrées.

Seule votre autorité peut sauver l'unité française, seule la politique d'autodétermination que vous avez définie, digne de la France, peut lui permettre de maintenir ses positions dans le monde. Devant les pressions qui s'exercent sur le gouvernement, devant la menace d'une guerre civile, au-delà des partis, au-delà des opinions temporaires, nous venons à l'unanimité des membres de notre Conseil d'administration (moins une voix) vous assurer — pour la seconde fois en vingt ans — de notre confiance absolue dans l'action que vous menez au service de la Patrie.

Paris, le 28 janvier 1960.

Comment s'étonner, dès lors, de cette vague de résurgence du nazisme et de l'antisémitisme ? A Cologne, non seulement la synagogue a été profanée, mais aussi le monument aux Résistants, victimes de la Gestapo. L'année 1960, celle du XV^e anniversaire de la libération des camps, commence sous le signe de la croix gammée.

Les exemples sont nombreux et dans notre pays, nous apprenons presque chaque jour un fait nouveau. Plusieurs de nos camarades ont trouvé des croix gammées sur leurs portes. Des monuments de la Résistance ou des lieux portant des noms de héros de la Résistance ont été couverts de croix gammées. Ces inscriptions ne sont donc pas faites n'importe où, chez n'importe qui, avec n'importe quel signe. C'est là un fait qu'il nous faut constater avec gravité. Quelle émotion chez une rescapée d'Auschwitz qui voit une croix gammée sur son magasin ! Quelles images peuvent défiler devant ses yeux ? Etre marquée à nouveau, c'est comme si on la tatouait une seconde fois.

Nous avons, nous les rescapés, un grand rôle à jouer pour nous opposer à la renaissance des forces malveillantes qui ont conduit à la mort des millions d'êtres humains. Nous ne devons pas permettre que le nazisme, le racisme, l'antisémitisme repairent. Pour cela nous devons nous unir pour agir tous ensemble. Notre voix est écoutée. Certes, nous sommes peu nombreux, nous sommes fatigués, mais nous avons encore beaucoup de choses à dire et à faire. Nous ne devons jamais oublier que nous sommes les témoins, les seuls témoins de ce que furent les camps de la mort. Nous avons lutté dans la Résistance, les prisons et les camps contre la croix gammée et sa terrible signification de déshumanisation. Nous ne pouvons accepter qu'elle se montre à nouveau, ne serait-ce que sur les murs. De nombreuses choses ont déjà été faites auxquelles se sont associées des dizaines de milliers d'hommes et de femmes de toutes confessions, opinions, conditions. Mais il faut faire plus et tous ensemble. Nous avons assez lutté, assez souffert, nous avons suffisamment le sens des responsabilités pour être convaincus que nous devons nous exprimer en ces circonstances où les forces mauvaises veulent se montrer à nouveau.

(Suite page 2)

(1) Idées qu'on a sur le monde et la vie.

4 P 4616

LE COMBAT D'UN PHILOSOPHE

Le lundi 25 janvier 1960, à l'Ecole Normale Supérieure, de nombreuses personnes conviées par les membres du Bureau de l'Association des Amis de Jean Cavaillès, assistaient à une brève commémoration de la mort de Jean Cavaillès, assassiné par les Nazis en janvier 1944.

Voici l'allocution de M. Raymond Aron :

Quand nous avons créé, au lendemain de la guerre, la Société des amis de Jean Cavaillès, nous n'avions pas d'autre but, pas d'autre ambition que de manifester et d'entretenir la fidélité de notre souvenir, de notre admiration, de notre amitié. Jean Cavaillès, disparu et exemplaire, resterait parmi nous. Nul jamais n'a songé, ne songera jamais à user du nom du héros dans son intérêt propre ou dans les combats politiques d'aujourd'hui. Nous nous refuserons toujours à donner à sa place la réponse qu'il aurait donnée à telle des questions dramatiques qui sont posées à notre pays et à propos desquelles des hommes, unis sur l'essentiel, peuvent légitimement s'opposer les uns aux autres.

En vous réunissant pour cette brève commémoration, au seizième anniversaire de sa mort, nous n'avons pas le sentiment, nous n'avons pas l'intention de nous écarter de notre route et de sortir du cadre que nous nous étions tracé. Mais nous ne pouvons ignorer que l'évolution d'un destin tel que celui de notre ami prend, en certaines circonstances, la signification d'un rappel à l'ordre, la valeur d'un enseignement moral. Nous ne regrettons pas l'écho qu'éveillera en chacun de nous cette cérémonie du souvenir puisque Jean Cavaillès, mathématicien, philosophe, patriote, résistant, a toujours servi, par la pensée comme dans l'action, la cause qui peut et doit nous rassembler, celle de la vocation de tous les hommes à la vie de la raison, celle de l'amitié de tous les hommes par la reconnaissance réciproque.

Cela dépend de nous

(Suite et fin de la page 1)

Les rescapés, résistants, les familles des morts doivent faire comprendre la signification des croix gammées et grouper autour de nous tous ceux qui ne veulent « plus jamais revoir cela ». Pour sa part notre Amicale s'est adressée à toutes les organisations de déportés, de résistants, aux amicales de camps pour une action commune. L'accueil fait à notre appel est très encourageant. Le succès de notre soirée du 27 janvier à l'U.N.E.S.C.O. sous le signe de l'union est un témoignage aussi. Nous n'épargnerons aucun effort pour que l'union se réalise totalement.

L'année du XV^e anniversaire de la libération des camps ne peut être, ne sera pas celle du retour du nazisme et de l'antisémitisme.

CELA DÉPEND BEAUCOUP DE NOUS.

LOUISE ALCAN

Secrétaire générale
de l'Amicale d'Auschwitz.

Voici les principaux passages de l'allocution de M. Canguilhem, professeur à la Sorbonne.

*Quand le journal *Combat* du 30 mai 1947 annonçait la fondation de la Société des Amis de Jean Cavaillès, légalement domiciliée à l'E.N.S., aucun des adhérents, sans doute, n'imaginait que le même journal publierait, un jour de janvier 1960, une protestation, forte de 200 signatures d'élèves de l'Ecole Normale, contre l'apposition, sur les murs de leur Ecole, de croix gammées et d'inscriptions antisémites.*

Honorer la mémoire d'un philosophe combattant — car c'est cela que fut Cavaillès — ce n'est ni solliciter ni exploiter cette mémoire. Ceux qui ont connu Jean Cavaillès, pour qui le souvenir de Cavaillès est le souvenir d'un vivant, savent trop bien que la mémoire qu'ils gardent de lui les juge.

Honorer Cavaillès, c'est donner au rappel de la mort du philosophe combattant la forme d'un rappel du sens de son combat et c'est donner à ce rappel le sens de la permanence de ce combat.

Cavaillès, prisonnier de guerre, ne s'évade pas, en 1940, pour échapper à une forme d'esclavage mais pour lutter de sa propre main contre un ordre politique victorieux dont la philosophie, si l'on ose dire, légitime l'esclavage. Lutter de sa main contre une philosophie politique, ce n'est pas pour Cavaillès mettre par provision sa philosophie en vacances, c'est garder sa main au service d'une tête philosophique. Ce qui a conduit impérativement Cavaillès à la lutte clandestine, c'est la liberté du choix philosophique. Cela a conditionné, tactiquement, tous les autres choix. Il n'y a pas de malentendu possible sur ce point.

A Clermont-Ferrand, en mai 1941, Cavaillès, assis sur un banc de la cour intérieure de l'Université, aux côtés d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, rédige avec lui le premier manifeste du mouvement de résistance Libération-Sud. Quand il cherche ses mots, relevant la tête, ses yeux aperçoivent par la fenêtre d'une petite salle les livres de l'Institut de Philosophie de l'Université de Strasbourg. Ces livres de philosophie sont ceux qu'il n'a pas lui-même déjà dispersés clandestinement et cachés, avec l'aide de deux étudiants Julien Freund et Paul Groshenay, pour les soustraire à la confiscation au profit des autorités allemandes.

Au Puy-en-Velay, l'été suivant, Cavaillès initie Pierre Kaan, professeur de philosophie mort en déportation, aux subtilités de la cryptographie. Couché dans l'herbe, sur le talus d'une tranchée de chemin de fer, Cavaillès, entre deux exercices, parle de Descartes et de Léon Brunschvicg.

Arrêté pour la première fois en 1942, Cavaillès est incarcéré à la prison militaire de Montpellier. C'est là qu'il entreprend de rédiger ses pensées sur la Logique. C'est de là qu'il demande à Albert Lautman, par une lettre que nous lira R. Aron, des lectures philosophiques, Kant, Husserl.

Lorsque j'ai vu Cavaillès, pour la dernière fois en 1943, dans un restaurant de la rue des Sèvres, il était accompagné de son compagnon de clandestinité, Jean Gosset, architecte mort en déportation. S'il fut question entre nous de bien des sujets, généraux et spéciaux, il fut aussi question de philosophie des sciences. Cavaillès me taquina sur la biologie.

Voilà assez de traits pour nous donner le droit de fonder sur une certitude l'una-

nimité d'une commémoration. Ce n'est pas peu, car c'est cette unanimité qui nous sépare tous, avec Cavaillès et sous son regard, des théoriciens, des propagandistes et des hommes de main de la ségrégation raciale, politique et philosophique. Cette certitude, c'est qu'en présence des croix gammées d'aujourd'hui, Cavaillès penserait ce qu'il disait pendant sa lutte. La croix gammée, pour Cavaillès, c'est le revolver que Goebbels se vantait de dégainer symboliquement quand on parlait devant lui de Culture.

Jean Cavaillès a été tué par les Nazis, à Arras, en janvier 1944. La nuit et le brouillard de la déportation à laquelle il avait été condamné nous l'aurait peut-être rendu. C'est ce qui décida vraisemblablement les Nazis à l'exécution. Avant d'être transporté dans la crypte de la chapelle de la Sorbonne, le corps de Jean Cavaillès reposait dans un coin du cimetière d'Arras sous cette inscription :

INCONNU N° 5

Jamais, je pense, un philosophe mathématicien n'a reposé et ne reposera sous une inscription plus émouvante.

Inconnu, ce mot que la pensée mathématique a dépouillé du prestige trouble que lui communique l'angoisse pour lui conférer le prestige lumineux d'une certitude qu'exige la raison. Inconnu, qui n'est pas l'innommable, qui n'attend sa dénomination que de la rigueur du calcul. Cavaillès, le trop bien connu de ses ennemis qui ne l'ont abattu que pour cela, Cavaillès devient, par sa mort, l'inconnu pour ceux de ses compatriotes qui arrachent son cadavre à la fosse commune. L'inconnu qui n'est pas encore Cavaillès, Compagnon de la Libération, Cavaillès qui réunira désormais ses amis en son nom, il est pourtant déjà Cavaillès dont l'œuvre au temps de paix, a marqué un tournant de la philosophie des mathématiques. Il est le Cavaillès qui a su lire dans l'œuvre de Georg Cantor cette définition admirable : « L'essence des objets de la mathématique est la liberté. » Il est le Cavaillès qui a suivi, dans l'inconnu mais non dans l'aventure, et jusqu'à la destruction de lui-même, l'exigence de cette liberté que la mathématique manifeste, mais dont elle ne saurait limiter la fécondité à sa propre constitution.

Tel fut l'inconnu n° 5, interrompu dans son œuvre, mais achevé dans son destin, l'homme à la mort duquel, pour beaucoup de ses compagnons de pensée et d'action, il n'est pas aisé de survivre.

Il ne paraît pas nécessaire d'en dire davantage pour que notre commémoration réponde à l'intention qui l'a suscitée : faire en sorte qu'une règle de discréption jusqu'ici observée dans l'expression d'une fidélité permanente n'apparaisse, du fait des circonstances, comme un des symptômes de l'Oubli.

INFORMATION

L'Association Nationale des Prêtres Anciens Combattants français organise un vaste Rassemblement International à Monte Cassino (Italie) le 15 mai 1960.

De grandioses manifestations auront lieu à Rome et à Monte Cassino les 13, 14, 15 et 16 mai 1960. Les camarades qui désireraient y participer sont priés de s'adresser à l'A.D.I.R.

EXPLOITATION ET EXTERMINATION

par GERMAINE TILLION

Nous donnons ici un extrait du long et important essai intitulé « A la recherche de la vérité » que notre camarade Germaine Tillion a publié, en 1946, dans le recueil de témoignages de déportées paru sous le titre « Ravensbrück », aux Editions de la Baconnière, à Neuchâtel (Cahiers du Rhône) et qu'on peut se procurer à l'A.D.I.R.

Il est intéressant de souligner que Germaine Tillion avait collecté la plupart de ses renseignements au camp même, malgré toutes les difficultés et le danger que cela représentait, et grâce à l'aide de prisonnières généralement employées dans les bureaux. Dans la suite, ils se sont avérés parfaitement exacts. Germaine Tillion, craignant de ne pas revenir, avait fait, à Ravensbrück, un exposé révélateur de ses travaux à un groupe de camarades; loin de se sentir démoralisées, la plupart s'en étaient senties rassurées, tant le besoin de comprendre est humain.

Rappelons aussi qu'une douzaine de camarades françaises, ramenées en février 1944 du camp d'Auschwitz au camp de Ravensbrück (elles avaient cru que c'était à la suite d'une campagne de presse alliée, mais Rudolf Hoess, le commandant d'Auschwitz, nous explique que c'était une consigne due au manque très grave de main-d'œuvre), craignant aussi d'être liquidées un jour, étaient venues aussitôt, malgré les défenses formelles et le danger, renseigner sur ce qui se passait dans le camp d'extermination leurs compatriotes, alors en quarantaine au block 22 et au block 15. « Afin que le monde sache... » disaient-elles.

IL Y AVAIT EN ALLEMAGNE DEUX PRINCIPAUX TYPES DE CAMPS, LES CAMPS DE TRAVAIL ET LES CAMPS D'EXTERMINATION. Mais le fait extrêmement important, c'est que ces deux types de camps, d'une part, étaient régis par le même principe et ne différaient que par le taux d'extermination, que, d'autre part, ils étaient complémentaires.

J'ignore qui a été l'inventeur de ce système. Je présume (et on comprendra tout à l'heure pourquoi) que c'est Heinrich Himmler, qui est, avec Adolf Hitler, le plus grand assassin de tous les temps.

L'idée directrice était naturellement d'exterminer des ennemis ou des indésirables, ce qui est, en soi, assez banal. L'originalité d'Himmler avait été d'organiser cette extermination de telle sorte qu'au lieu d'être coûteuse pour les exterminateurs, elle leur rapportait au contraire des bénéfices considérables.

CES DEUX IDÉES DIRECTRICES, BÉNÉFICE ET EXTERMINATION, étaient les mêmes pour les deux sortes de camps, c'est-à-dire que les condamnés des camps d'extermination devaient quand même rapporter un bénéfice, et que les condamnés des camps de travail devaient, quand même, être exterminés. Ce sont ces deux idées directrices et parfois contradictoires qui expliquent certaines incohérences apparentes du système.

Par exemple, lorsque les transports juifs arrivaient à Auschwitz, dès la gare il y avait sélection, c'est-à-dire que les uns allaient directement (80 à 90 %) à la chambre à gaz, et que les autres (10 ou 20 %, selon les jours), allaient au camp, où les attendait, d'ailleurs, un sort pire que la mort. « Mais puisqu'ils veulent les tuer, pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi séparer les mères de leurs enfants, pour quelques jours seulement, pourquoi

ce supplément de souffrances et quand même la mort au bout ? Pourquoi dans tous les convois y avait-il quelques rescapés ? » Mes camarades qui se posaient désespérément ces questions concluaient invariablement de la même façon : « Le sadisme allemand, leur désordre, leur folie, leur incohérence... »

Certes, le sadisme avait aussi sa place dans tout cela, mais par-dessus le marché. Et pour le reste, c'était, non pas incohérence, mais cohérence, non pas folie, mais méthode, mais Ordre Allemand...

Pour entasser à quatre-vingts ou cent par wagon ces malheureux, sans eau, sans nourriture pendant des jours, il avait tout de même fallu payer le charbon des locomotives, disposer de trains, d'employés, de soldats. Même le gaz qui devait les tuer coûtait quelque chose, et un commandant d'Auschwitz eut l'idée de l'économiser pour les enfants de moins de huit ans, et de brûler ceux-ci vivants (d'abord parce qu'il faut plus de gaz pour asphyxier un bébé qu'un adulte, sans doute aussi parce qu'un adulte peut tenter une résistance qu'un petit enfant ne peut pas faire), — surcroît de rationalisation pour lequel ce brillant administrateur a sans doute été félicité par ses chefs. Naturellement, on récupérait les bagages des morts, leurs vêtements, leurs dents en or, leurs cheveux, leurs cendres, mais ce n'était pas encore assez, et les 10 % de rescapés devaient précisément permettre à Auschwitz d'être en même temps qu'un camp d'extermination, une affaire commerciale non déficitaire.

Partout, à Mauthausen, à Bergen-Belsen, à Lublin, au Struthof, nous retrouvons le même principe, et ce désordre apparent mais calculé dans l'extermination.

Au Struthof, par exemple, il y avait des commandos de vingt hommes, sous les ordres d'un prisonnier dûment choisi et ayant fait ses preuves : le kapo. Le commando partait au travail le matin avec ses vingt hommes, mais il ne devait rentrer qu'avec dix-sept le soir. Le kapo avait toute licence pour les tuer selon le procédé qui lui plaisait : à coups de bâton, à coups de bêche, étranglés, enterrés vivants. Il s'arrangeait à les tuer avant midi pour manger leurs trois soupes, c'était son bénéfice. « Et l'après-midi, on était à peu près tranquilles », m'a dit un des rares rescapés. Théoriquement, au bout de six jours, le commando était vide, mais comme il y avait des arrivées continues d'hommes plus ou moins épisés, beaucoup de nouveaux mouraient le premier jour, et quelques anciens arrivaient à durer plusieurs semaines, et entre temps pouvaient être changés de commando, puis, de là, expédiés dans un autre camp où l'on avait besoin de main-d'œuvre.

De même que le rythme d'extermination était d'environ une semaine au Struthof (du moins pour certains commandos et pendant une certaine période), à Ravensbrück (du moins en 1943, qui a été la période la moins meurtrière, et au début de 1944), il était de cinq ans environ pour l'ensemble des diverses nationalités, mais en moyenne seulement car chaque nationalité avait un indice de mortalité différent.

Le « Schmuckstück » était une créature apparemment humaine, que je n'ai jamais vue ailleurs qu'à Ravensbrück : ayant de très loin dépassé ce qu'on appelle mai-

greur et près d'atteindre la période mortelle de la dénutrition (à l'autopsie, on trouvait tous les organes réduits, le foie de la grosseur de celui d'un lapin), incapable de discipline intérieure ou sociale, ne se lavant plus, ne cherchant plus ses poux, vêtue de loques invraisemblables, couverte de plaies suppurantes jamais soignées, de gale infectée, d'avitaminose, rouée de coups (avec ou sans raison) par toutes les Allemandes vigoureuses du camp (gardiennes S.S. ou prisonnières galonnées, les réflexes étaient les mêmes), se jetant à plat ventre dans la boue pour lécher par terre une gamelle de soupe renversée, sans amis, sans camarades, sans espoir, sans dignité, apparemment sans pensée, mue seulement par la faim et la peur, et finalement destinée à être gazée comme un rat après une de ces chasses à l'homme qu'on appelait « sélections ».

Chaque jour d'existence, pour ces misérables larves, était un défi à tout ce qu'on croyait savoir sur l'hygiène et la nature. Quoi d'étonnant à ce qu'elles meurent ? Elles étaient déjà au-delà de la vie.

CETTE QUESTION DU RYTHME DE CONSOMMATION DE LA MATIÈRE HUMAINE dans les camps est absolument essentielle : non seulement elle a créé entre les hommes et les femmes, et entre les diverses nationalités, une sorte d'échelonnement dans la marche vers une mort d'usure (en principe inéluctable) mais encore, surtout, elle est la seule différence, la seule hiérarchie qu'on puisse faire entre les camps. Il y a les camps où l'on pouvait vivre de deux à cinq ans (Buchenwald et Ravensbrück première manière), ceux où l'on pouvait vivre quelques mois (Ravensbrück seconde manière, certains commandos d'Auschwitz), ceux où l'on mourait en quelques semaines (Bergen-Belsen, le Jugendlager, le block 25 de Ravensbrück, etc.). Je ne parle que de la mort par misère physiologique. Les camps où l'on mourait en quelques jours étaient ceux où il y avait une extermination organisée : gaz, empoisonnements, assassinats en série, etc.

Naturellement, il fallait toujours en venir là — c'est-à-dire à l'assassinat proprement dit —, car, dans la mort par épuisement, il y a nécessairement une période d'agonie plus ou moins longue, pendant laquelle on ne peut rien tirer comme rendement du pauvre être humain à bout de forces; et pendant cette période (qui peut aller de quelques jours à quelques mois) il coûte, si peu que ce soit, à l'employeur.

On comprend très facilement que, dans ces conditions, pour que l'affaire Ravensbrück reste prospère, il fallait périodiquement détruire le matériel humain que le camp avait usé (c'est-à-dire, au début, un quart ou un cinquième de la population chaque année). Mais pour maintenir le rendement à son plus haut rythme, il était préférable aussi de garder une certaine façade de correction et, pour cela, de ne pas faire les exterminations sur place. Le rôle des transports noirs était précisément d'enlever toutes les femmes épisées et de les expédier dans un camp spécialisé dans l'anéantissement. C'est en cela qu'on peut dire que les camps de travail et les camps d'extermination étaient complémentaires.

(Suite page 5)

EXPLOITATION ET EXTERMINATION

(Suite et fin de la page 3)

QUANT AUX BÉNÉFICES, ILS ÉTAIENT ÉNORMES. D'abord le camp s'entretenait entièrement, je l'ai déjà dit, ce qui réduisait au maximum les dépenses : aménagement du sol, dessèchement des marécages, culture des rutabagas, jardinage, menuiserie, plomberie, fabrication des robes d'uniforme et des sabots, tout était l'œuvre des prisonnières. Grâce à des camarades qui travaillaient à la comptabilité, j'avais obtenu le chiffre de 35 pfennigs comme prix de notre entretien par jour (y compris le pain, qui venait du camp d'Oranienburg, et la margarine fournie par l'intendance). Je n'ai pas pu contrôler ce chiffre depuis mon retour, je le donne donc sous toute réserve. Naturellement un certain nombre de prisonnières étaient ainsi absorbées par ces travaux.

Les autres étaient louées à des chefs d'entreprise à proximité du camp ou dans le camp même. Dans le camp même, il y avait une cité manufacturière, économiquement indépendante et dirigée par un nommé Opitz. Cet Opitz payait environ 3 marks 50 à 4 marks par jour à la direction par tête de prisonnière qu'on lui louait, mais je crois qu'il devait en outre rétrocéder une certaine somme pour la nourriture de ses prisonnières qui, théoriquement, était à sa charge, mais pratiquement était fournie par le camp pour plus de commodité. Il y avait, à ce sujet, entre Opitz et l'intendance, d'après disputes, dont le résultat le plus clair était que les malheureuses femmes des Betrieb étaient encore plus mal nourries que celles du grand camp (ce qui n'est pas peu dire).

A côté du camp, il y avait l'usine Siemens qui payait davantage (4 marks 50, 5 marks et parfois jusqu'à 7 marks pour des spécialistes ou des filles ayant un gros rendement). Il en résultait qu'au Revier (ou infirmerie) la consigne était de soigner les prisonnières employées chez Siemens. Pour les autres, il valait mieux ne pas se présenter à la consultation quand elles avaient moins de 40° de fièvre.

Le camp ne fournissait pas seulement la main-d'œuvre bon marché aux chefs d'entreprises dont les ateliers étaient à proximité, mais il en expédiait sur commande dans toute l'Allemagne. C'était ce qu'on appelait les transports. Pour le prix convenu, le commerçant ou l'industriel recevait les 500 ou 1.000 femmes demandées, ainsi que les Aufseherinnen armées de gourdins et les chiens dressés, capables de faire travailler douze heures par jour des femmes épuisées et pas nourries, jusqu'à ce qu'elles en meurent. Elles étaient alors remplacées par d'autres, sans supplément de dépense pour l'employeur. Mais, grâce aux chiens et aux coups, elles étaient allées, avant de mourir, jusqu'au bout de leurs forces, et il n'y avait aucune déperdition dans cet impeccable circuit.

C'est ainsi que des transports partis de Ravensbrück ont été envoyés à Beendorf dans une usine souterraine à 800 mètres sous terre (ancienne mine de sel), d'autres allaient entretenir des camps d'aviation à Königsberg-sur-l'Oder et Rechlin, ou travailler dans des usines à Schönefeld, Neubrandenburg, Torgau, Barth, Zwodau (usine de poudre), Wattenstedt (où plus de 800 prisonnières travaillaient dans les usines Hermann Göring).

La plupart de ces sous-camps dépendaient administrativement de Ravensbrück, mais quelques-uns (par exemple Brunswick, Hanovre, étaient dans la sphère d'influence de Neuengamme (Hambourg). Dans ce cas les prisonnières étaient considérées comme parties, et

quand elles revenaient, elles étaient renumerotées.

Si l'on veut bien se donner la peine de calculer (sur les bases que je viens d'exposer) les bénéfices du camp avant qu'il ne soit devenu un camp d'extermination, par exemple en août 1944, on aboutit aux résultats suivants (1) :

A cette date d'août 1944, 58.000 femmes ont été enregistrées au camp, sur lesquelles peut-être 18.000 sont déjà mortes ou mourantes. Nos calculs doivent donc porter sur environ 40.000 femmes valides qui rapportent une moyenne de deux marks et demi par jour (car il faut décompter les services du camp, les tricoteuses et les Verfügbars, qui rapportent peu), mais c'est tout de même, au bas mot, un bénéfice brut quotidien de 100.000 marks, un bénéfice brut annuel de plus de 35 millions de marks, 700 millions de francs.

Au début de 1944, en bavardant incognito avec une vieille prisonnière, employée dans un secrétariat, j'ai appris que Heinrich Himmler n'était pas seulement, comme chef de la police et des S.S., le supérieur administratif de notre personnel, mais qu'il était *en même temps*, ou propriétaire du terrain (qu'il louait à l'Etat) ou principal actionnaire d'une société anonyme d'exploitation du camp. Ce qui est sûr, c'est qu'il était, à titre privé, financièrement intéressé et participant aux bénéfices. A l'époque, je n'ai pu éclaircir exactement sous quelle forme et à quel taux.

Je me souviens encore de ma jubilation lorsque j'appris ce fait, au début de 1944. Comme tout devenait clair ! M. Himmler, propriétaire, rendait le service de débarrasser M. Himmler, ministre de la police, de tous ses ennemis. Et, en échange, M. Himmler, chef de la police, fournissait indéfiniment à M. Himmler, propriétaire, de beaux dividendes sous forme de bétail humain tout frais, pour remplacer celui qu'il usait à un rythme accéléré. Quelle merveilleuse utilisation de landes incultes et de marécages pour un capitaliste ingénieur ; là où rien ne pousse, on installe un camp de concentration, et c'est une véritable mine d'or !

GERMAINE TILLION

(1) Dans un ouvrage qui vient de paraître (Guerber : Himmler et ses crimes, p. 63) qui semble bien documenté, mais qui malheureusement ne cite pas ses sources avec assez de précision, on trouve le passage suivant : « Himmler avait créé certains camps dont tous les revenus étaient sa propriété personnelle. C'est ainsi que les sept camps de concentration suivants appartenaient à Himmler et non à l'Etat allemand :

1. Mauthausen : rapport 67.000 marks par mois ;
2. Dachau : rapport 80.500 marks par mois ;
3. Treblinka : rapport 56.000 marks par mois ;
4. Ravensbrück : rapport 59.000 marks par mois ;
5. Bergen-Belsen : rapport 69.600 marks par mois ;
6. Sachsenhausen : rapport 56.000 marks par mois ;
7. Auschwitz : rapport 96.000 marks par mois.



L'APPEL

par VIDA JOSIC

VIDA JOSIC VA EXPOSER A PARIS

Vida Josic, ancienne déportée d'Auschwitz, sculpteur célèbre en Yougoslavie, son pays natal, vient d'exposer à Oslo avec un très grand succès.

Elle compte faire une exposition à Paris, au printemps. La plupart de ses œuvres sont inspirées par la déportation.

D'autres chefs nationaux-socialistes avaient des « intérêts communs » sur d'autres camps de la mort ; Göring, par exemple, avait le quart des bénéfices perçus à Buchenwald. Heydrich, quelque temps avant qu'il ne tombât exécuté par des patriotes tchèques, assurait la « garde » du camp de Siedle, en Bohême ; Sepp Dietrich, le général S.S., était « intéressé » à Treblinka, le plus terrible bagné, où les nazis exterminaient chaque jour jusqu'à 35.000 hommes, femmes, enfants et vieillards — Juifs polonais et hongrois pour la plupart.

Il serait intéressant de savoir à quelle date précise remonte le document qui cite ces chiffres. Il serait également intéressant de savoir si ce bénéfice est celui que percevait Himmler ou si c'est le bénéfice net total de chaque camp.

Le bénéfice brut mensuel de Ravensbrück, en 1944, était au moins trente fois supérieur à celui qui est cité ici, mais en 1941, par exemple, il était certainement beaucoup plus faible. Sinon il faut penser qu'entre le bénéfice brut et le bénéfice net il y avait d'innombrables traitements à payer et la possibilité pour les commandants de se sucrez » copieusement.

LE COMMANDANT D'AUSCHWITZ PARLE...

Parmi tous nos devoirs humains, il est celui d'essayer de comprendre les criminels, quels qu'ils soient. Il faut avouer que, lorsqu'il s'agit d'un Allemand nazi, la tâche s'avère particulièrement ingrate. Un document d'une très grave importance vient de paraître : les mémoires que le commandant d'Auschwitz, Rudolf Hoess, a librement rédigés en prison, avant d'être condamné à mort par le Tribunal Suprême polonais (1). On peut en voir l'original au crayon, dans le Musée d'Auschwitz. Mais son authenticité éclate avec le désir de justification manifesté par l'auteur et sa totale, sa colossale inconscience...

Ceux que le destin de l'homme préoccupe se doivent de lire un tel ouvrage, révélateur des phénomènes psychologiques et sociologiques les plus tragiques et les plus terrifiants de notre époque si inquiétante. Mais attention ! Comprendre ne veut pas dire excuser, mais prévenir. Un critique allemand (*Documents*, Janv. 1959) a parlé, au sujet de Rudolf Hoess, de « *dédoubllement de la conscience morale* ». On a tendance, de nos jours, d'utiliser un peu trop de telles explications psychologiques. Les Nazis les plus zélés dans le crime ont une circonstance atténuante toute trouvée : « Que voulez-vous, j'étais *dédoublé* ! Que le commandant d'Auschwitz fût un tueur très conscientieux, on n'en peut douter après avoir lu ses Mémoires. Mais de là à parler de conscience morale...

Or, le renouveau du nazisme et de l'antisémitisme en Allemagne nous apprend que bon nombre d'Allemands sont encore une fois prêts à se « *dédoubler* », bien qu'il n'y ait plus ni chômage, ni misère, ni Führer en Allemagne ; et que certains Français ou Anglais sont également travaillés par ce phénomène psychologique qui porte peut-être un nom beaucoup plus simple...

Examions donc de très près ces « Mémoires ». Rudolf Hoess, comme il est commun à tant d'hommes, semble prendre plaisir à conter son enfance. Né dans une famille de la bourgeoisie catholique bavaroise, d'étrôts principes religieux ne lui ont pas manqué, non plus qu'une sévère éducation, à la discipline toute militaire. Petit garçon très secret, il manifeste de bonne heure un vif attrait pour les animaux, spécialement les chevaux ou les chiens. *Ma mère faisait l'impossible pour me détourner de cet amour des bêtes qui lui paraissait terriblement dangereux...* Je devenais terriblement solitaire ; je n'aimais pas à être observé pendant que je jouais. Irrésistiblement attiré par l'eau, je voulais toujours me baigner ou laver mon linge... Vers l'âge de treize ans, une trahison de son confesseur ébranle sa confiance dans le clergé, auquel son père le destinait. La mort de celui-ci survient au début de la guerre de 1914.

A force d'insister, j'obtins de ma mère l'autorisation d'entrer à la Croix Rouge comme secouriste. ... En dehors des heures de classe, je passais tout mon temps à la gare, dans les casernes et les hôpitaux. J'essayais de ne pas trop m'attarder devant les lits des grands blessés, mais les mourants et les morts ne pouvaient échapper à mon regard. Aujourd'hui, je me sens incapable de préciser les sentiments qu'ils produisaient sur moi. ... Au

contact des blessés légers, je sentais naître en moi une âme de soldat. ... Je tenais à ne pas rater cette guerre ! Malgré les efforts de sa mère et de son tuteur qui veulent le faire entrer au séminaire, la main autoritaire du père ne se faisait plus sentir ; à force de ruses, à quinze ans, en 1916, il réussit à suivre un corps expéditionnaire en Turquie.

Ma première rencontre avec l'ennemi est restée profondément gravée dans ma mémoire... Ce baptême du feu est longuement conté. En me retournant, je vis mon voisin mourant, le crâne fracassé. Je fus saisi d'une peur atroce, telle que je n'en ai jamais connue. ... Dans mon désespoir, je vis soudain mon capitaine couché derrière une grosse pierre et tirant avec la carabine de mon camarade tué : il était calme... Je compris que je devais tirer. Je vis, tout tremblant, l'Hindou s'écrouler. Avais-je bien visé ? Mon premier mort !

Abrégeons le récit d'un apprentissage guerrier marqué par le trépas, vivement ressenti, de son capitaine et initiateur, puis par un seul amour féminin qui semble plein de délicatesse. Il nous faut admettre ses surprenantes contradictions dans le caractère du commandant d'Auschwitz et de plus stupéfiantes encore.

Le potache peureux du premier combat s'était transformé en soldat, en guerrier rude et obstiné. Décoré de la Croix de Fer de première classe, j'étais à dix-sept ans le plus jeune sous-officier de l'armée allemande. ... J'avais compris aussi combien il était difficile de servir de modèle aux autres et de ne rien laisser percer au dehors des angoisses qui vous assaillent.

Lors de la signature de l'armistice — dont il semble peu souffrir car, omission qui mérite d'être soulignée, il n'en parle jamais, non plus que du traité de Versailles — le jeune Hoess, par contre, entraîne ses hommes dans une chevauchée héroïque pour échapper à l'internement. Il demeure soldat, et s'engage dans un corps franc contre les « Lettons ». Pour la première fois, j'étais témoin des horreurs exercées sur les populations civiles. Les Lettons se vengeaient cruellement de leurs propres compatriotes qui avaient abrité ou ravitaillé des soldats allemands ou des Russes blancs. Ils incendaient les maisons et brûlaient vifs leurs habitants. Combien de fois n'ai-je pas vu le spectacle affreux de ces chaumières brûlées et des corps de femmes et d'enfants carbonisés... Il me semblait alors que la folie détructrice des hommes avait atteint son paroxysme et qu'on ne pouvait aller au-delà. ... J'étais encore, à cette époque, capable de prier...

Les corps francs représentaient, en Allemagne, un phénomène typique des années troubles, entre 1918 et 1921. Les gouvernements successifs en avaient besoin, puis les reniaient et procédaient à leur dissolution. D'eux sont nées des organisations patriotiques secrètes, avec des tribunaux analogues à la Sainte Véhme. Hoess en fit partie, et participa au meurtre de l'homme qui aurait livré Schlageter aux Français (on dit qu'il n'en existait aucune preuve). Il fut condamné à 10 ans de travaux forcés. C'est alors qu'il fait connaissance avec le régime des prisons, du pénitencier où il semble qu'il se soit comporté en « prisonnier modèle ». Habituel depuis mon adolescence à l'obéissance absolue, à

la propreté et à l'ordre méticuleux, je n'éprouvais dans ce domaine aucune difficulté à me soumettre aux dures exigences de la discipline pénitentiaire. Je m'appliquais à observer rigoureusement tous les règlements... L'esprit observateur du futur commandant d'Auschwitz le porte à distinguer les différentes sortes de criminels parmi ceux qui l'entourent ; et le pire lui semble être un vieux détenu, « antisocial » parce qu'insensible à la perfection d'une exécution musicale vraiment sublime (une cantatrice prisonnière avait chanté l'Ave Maria de Gounod). Etrange critère de l'esthétisme allemand. Il étudie également les dirigeants du pénitencier, en tire des conclusions qui lui serviront plus tard dans la même profession qu'il s'attachera à exercer avec rigueur et perfection...

Ce qui me manquait encore, c'était la compréhension du vrai sens de la vie. Cela peut paraître paradoxal ; derrière les murs de la prison, je m'étais mis à le chercher... pour le trouver beaucoup plus tard !

Et ce qu'il trouvera, c'est l'idéologie hitlérienne, à laquelle il restera fidèle jusqu'au crime et jusqu'à son dernier soupir.

Atteint de la « *psychose du prisonnier* », dépression dont il donne une description détaillée et qui mène au suicide, il guérit par le travail. « *Arbeit macht frei* », en conclut-il. On ne lui dénierra pas une certaine logique avec lui-même. Libéré au bout de six ans, il devient agriculteur.

Il prend contact avec les « *artamanes* ». C'était une communauté de garçons et de jeunes filles conscients de leur race. La race ! Voilà bien ce qui tient lieu à Hoess et à ses semblables d'honneur et de dignité humaine. Les artamanes pratiquaient un sain « *retour à la terre* ». C'est là qu'il rencontre sa future femme, hitlérienne convaincue et militante comme lui. *Notre harmonie complète allait subsister pendant toutes les années de notre vie commune. ... Le seul chagrin que je lui ai causé, c'est que je n'ai jamais été capable de lui dévoiler mes pensées les plus intimes. C'est-à-dire ses quelques scrupules. On peut se demander pourquoi.*

Ayant choisi librement, par conviction profonde, une vie dure et laborieuse, nous voulions la commencer ensemble. ... Nous avions déjà trois enfants, gage du lendemain et d'un avenir meilleur. ... L'invitation d'entrer dans les détachements actifs des S.S. que me fit parvenir Himmler, en juin 1934, allait me détourner d'une voie dans laquelle je m'étais engagé avec tant de conviction.

Hoess accepte. A plusieurs reprises, au cours du récit, il en exprime le regret... mais non le remords. Sans doute parce que les choses ont mal tourné pour lui.

Il entre dans le corps de garde d'un camp de concentration (dont il n'avait pas, dit-il, la moindre notion de ce qu'ils pouvaient représenter). Mensonge ou non, peu importe. C'est à Dachau qu'il assiste pour la première fois au supplice infligé à un prisonnier, exécuté par un « *briseur d'os* » (les peines corporelles n'avaient été

(1) Rudolf Hoess : « *Le Commandant d'Auschwitz parle* », Julliard. Les droits d'auteur de ce livre vont à l'Association des Déportés d'Auschwitz.

Le Commandant d'Auschwitz parle...

supprimées qu'en 1918 en Allemagne et rétablies par les Nazis). Les cris me donnaient le frisson. J'étais saisi d'effroi. Il déteste, dit-il, ce spectacle. Lorsqu'il devient chef de la garde du camp, il ne peut s'y soustraire, « mais mon devoir me répugnait ». Lorsque je fus appelé, comme commandant du camp, à prononcer l'application de la peine corporelle, je n'assisstai que très rarement à l'exécution !

Tels sont les arguments que Rudolf Hoess emploie pour se faire son propre avocat. Il nous raconte aussi que Schwarzhuber, futur chef de la garde des camps de Ravensbrück et de Birkenau, faisait aussi preuve de la même curieuse et courageuse sensibilité : il disparaissait régulièrement au moment des exécutions. C'est possible. Or, c'est ce même Schwarzhuber qui, dix ans plus tard, procédait aux sélections pour la chambre à gaz et a envoyé à la mort tant de nos camarades. Le 28 mars 1945, elles devaient défilier pieds nus devant lui, « zu fünf », pour qu'il vit si leurs chevilles étaient enflées, ce qui ne pardonnait pas. Marchez seulement bien tranquillement, leur dit-il en allemand. Le cœur bat, n'est-ce pas ? C'est la bête qui joue avec sa proie, avec cette différence que les fauves ou les chats ne prétendent pas appartenir à une race supérieure ou obéir à des mobiles patriotiques.

Eicke, supérieur hiérarchique de Rudolf Hoess, le nomme blockführer à Dachau. Son ordre était formel, puisque j'étais soldat. Mais quand on lit toutes les considérations d'un matérialisme plus que sordide auxquelles, au seuil de la mort, Hoess se livre sur l'organisation des camps, sur le bon et le mauvais gardien (critère : le rendement), sur les traitements « humains » qu'on doit faire subir aux détenus pour qu'ils soient des travailleurs ou des victimes modèles, on se dit, avec Eicke, que Hoess était parfaitement adapté à ses fonctions.

Hoess, cependant, affirme qu'il réprouve l'attitude de Eicke et de ses semblables. Eicke voulait supprimer chez les S.S. tout sentiment de pitié à l'égard des internés. Ses discours, les ordres dans lesquels il insistait sur le caractère criminel et dangereux de l'activité des internés, ne pouvaient rester sans effet. Sans cesse endoctrinées par lui, les natures primitives et frustes concevaient à l'égard des prisonniers une antipathie et une haine difficilement imaginables pour les gens du dehors...

C'est par cette attitude haineuse que s'expliquent tous les sévices, toutes les tortures qui furent infligés aux internés des camps de concentration.

Cette position fondamentale se trouvait encore renforcée par l'activité des vieux commandants tels que Loritz et Koch pour lesquels les internés n'étaient pas des êtres humains, mais des « Russes » ou des « Canaques ».

Après m'être librement engagé dans les S.S. pour un service actif, je m'étais trop habitué à porter notre tunique noire et cet uniforme m'était devenu trop cher POUR QUE JE PUISSE L'ABANDONNER POUR DE TELS MOTIFS.

Si j'avais avoué que je me sentais TROP MOU pour servir dans les S.S., cela aurait inévitablement entraîné mon exclusion ou, dans le meilleur des cas, un renvoi définitif. Et c'est à cela que je ne pouvais me résoudre.

Je luttai longtemps avant de faire un choix entre ma conviction personnelle et ma fidélité aux serments que j'avais pré-

tés aux S.S. et au Fuhrer. Combien de fois ne me suis-je pas demandé si j'avais le droit de déserter ?

...National-socialiste de vieille date, j'étais fermement convaincu de la nécessité des camps de concentration. Il fallait mettre les VRAIS ENNEMIS de l'Etat sous bonne garde...

De 1934 à 1938, date de sa mutation pour Oranienburg, Hoess gravit tous les échelons de la S.S. et en même temps de l'administration du camp. Bientôt il prend contact avec tous les hauts fonctionnaires du régime et avec la Gestapo. En un mot, je pus grandement élargir mon horizon !

La guerre éclate, amenant, au camp de concentration, des exécutions quotidiennes d'objecteurs de conscience, de saboteurs et de communistes.

Certains murmures dans les rangs entraînent un discours de Eicke à tous les Führer d'Oranienburg :

Les propos de ceux qui ont parlé de « travail de bourreaux » exécuté par les S.S. apportent la preuve que ces individus, malgré leur appartenance déjà ancienne au corps, n'ont pas encore compris la tâche qui leur incombe : défendre le nouvel Etat par tous les moyens à leur disposition... Le devoir de détruire un ennemi de l'Etat à l'intérieur ne se distingue en rien de celui qui vous oblige à tuer votre adversaire sur le champ de bataille : il ne saurait en aucun cas être considéré comme dégradant. Ceux qui en jugeraient autrement ne se sont pas encore débarrassés des vieilles conceptions bourgeois que la révolution hitlérienne a rendues caduques.

Toute l'histoire du monde a retenti de telles paraboles qu'on entend encore de nos jours, ailleurs qu'en Allemagne.

Mais la guerre mondiale semble peu toucher le mémorialiste. Il n'en parle guère. Le scientifique observateur de sa propre captivité, entièrement pris par le goût du métier, devient le spectateur très intéressé des différents détenus : prélats, sectateurs de la Bible, libéraux et communistes, intellectuels, associaux, homosexuels et aussi hautes personnalités » objet d'un statut spécial. Leur attitude devant la mort est soigneusement décrite et comparée.

En mai 1940, Rudolf Hoess est nommé commandant d'Auschwitz, camp nouvellement créé, où il s'attelle à une « besogne écrasante ». Il ne nous cache pas que s'il ne peut instaurer des conditions de vie plus humaines pour les détenus, c'est entièrement la faute de l'administration, de ses subordonnés... et des détenus eux-mêmes, « égoïstes », « sadiques », « dépravés » et si pleins de mauvaise volonté. Je renvoie le lecteur à ces pages édifiantes où le commandant d'Auschwitz, dont les intentions étaient si nobles, se pose en incompris.

Edifiantes sont ses descriptions des « Polonais », des « Tziganes », des « Russes », des « Juifs », des « femmes » et des « chiens de garde ». La faune des camps de concentration est soigneusement passée en revue, sur le mode le plus objectif. Tout ce qu'on sait des décisions et des intentions les plus intéressées, les plus inhumaines et les plus cyniques du Reichsführer Himmler, des hautes personnalités nazies et de Hitler lui-même à l'endroit des détenus, nous est ici confirmé. Et parfois aussi les plus saugrenues : par exemple, l'ordre d'épargner deux tribus tziganes, descendant directement de la race indo-germanique primitive dont elles auraient gardé les us et les coutumes dans leur pureté originelle,

et qui devaient bénéficier de la loi sur « la protection des monuments historiques » !

En juillet 1942, lors d'une nouvelle visite d'Himmler, je lui fis faire un tour d'inspection détaillé dans le camp des Tziganes. Il put tout voir : les baraqués remplies à éclater, les conditions sanitaires insuffisantes, l'infirmerie regorgeant de malades. Il put voir les enfants atteints de noma », affreuse épidémie infantile qui me faisait penser aux lépreux de Palestine. Il put voir ces petits corps décharnés, ces joues si creuses qu'elles devenaient translucides, le lent pourrissement de ces corps vivants.

Himmler prend-il des décisions propres à améliorer les conditions de vie des détenus ?

Ayant pris ainsi une vue d'ensemble complète et précise de la situation, Himmler donna l'ordre de liquider tous les Tziganes, exception faite de ceux qui étaient encore capables de travailler. Ainsi faisait-on avec les Juifs.

Himmler, qui protestait avec indignation contre les descriptions absolument ridicules que les Alliés avaient faites de Buchenwald et de Bergen-Belsen, lors de ses entretiens avec le Comte Bernadotte, en avril 1945. C'était sa manière à lui d'être « dédoublé ».

Je n'ai pas assisté moi-même à l'extermination, poursuit l'autre « dédoublé », mais Schwarzhuber, mon collaborateur, m'a affirmé qu'aucune exécution des Juifs ne lui avait été aussi pénible : il connaît bien toutes les victimes et avait entretenu avec elles des relations amicales.

Ces Tziganes étaient confiants comme des enfants. Pour autant que j'aie pu en juger, ils ne souffraient pas trop, dans l'ensemble, des conditions si pénibles de leur existence, abstraction faite des étraves opposées à leurs instincts nomades !

Et patati, et patata...

La recrudescence de l'antisémitisme en Allemagne et dans certains pays nous pousse à citer le nazi Hoess sur ce phénomène contre lequel tout homme digne de ce nom doit s'élever sans l'ombre d'une restriction.

Revenons avant la guerre mondiale.

Le même Eicke avait inventé pour les Juifs un procédé spécial de brimade collective. Chaque fois que la presse mondiale s'engageait dans une campagne de protestation contre les « horreurs » des camps de concentration (c'est le commandant d'Auschwitz qui souligne), il interdisait aux Juifs de quitter leur lit pendant un mois ou un trimestre... Il était interdit d'aérer leur baraque où l'on verrouillait leurs fenêtres..., etc.

Pour combattre la campagne de presse étrangère, je n'attendais donc rien de la sanction collective introduite par Eicke... Mais, à l'époque, je pensais qu'il était JUSTE de punir les Juifs qu'on avait sous la main parce que les hommes de leur race s'appliquaient à répandre des bruits au sujet des « horreurs » dont ils étaient victimes.

Ce concept de la justice chez le S.S. Hoess nous fait penser à cette réflexion d'une jeune aufseherin, entendue par notre camarade Geneviève de Gaulle, sur l'Obéraufseherin de Ravensbrück, cette tortionnaire raffinée et sadique qui péti-ait avec ses bottes les mourantes : « Il est vrai que Frau Binz est sévère, mais elle est juste ! »

Le Commandant d'Auschwitz parle...

Et voilà ce qu'il écrit à la page suivante :

Beaucoup de Juifs plongés dans le désespoir par les persécutions qu'on leur infligeait, se sont jetés contre les fils de fer barbelés et électrifiés, se sont pendus ou ont essayé de s'enfuir, assurés d'avance qu'ils seraient abattus par les sentinelles.

En novembre 1938, Goebbels procéda à la mise en scène (Hoess dixit...) de la fameuse Nuit de cristal, en guise de représailles pour l'assassinat du diplomate Von Rath. ... Afin de les défendre « contre la colère du peuple », tous les Juifs qui jouaient un rôle dans le commerce et l'industrie furent envoyés dans les camps de concentration.

C'est alors que j'appris à les connaître !

Et l'impartial observateur de dauber sur les « vices » des Juifs, y compris leur pervers désir de survivre. Je n'aurais jamais cru qu'on pût déployer de tels trésors d'imagination lorsqu'on est poussé à la dernière extrémité.

Hoess affirme, cependant, qu'il n'apprécie pas les campagnes de haine de l'hebdomadaire antisémite « Le Stürmer ».

Ce journal a fait beaucoup de mal sans rendre le moindre service à l'ANTISEMITISME SERIEUX (c'est nous qui soulignons). Je n'ai pas été étonné d'apprendre, après la débâcle, que c'était un Juif qui rédigeait le journal et écrivait les articles les plus violents. Hoess, en tout cas, n'a pas peur de la calomnie.

Adepte fanatique du national-socialisme, j'étais fermement convaincu que notre idéal pénétrerait dans tous les pays et finirait par triompher après s'être adapté aux particularités locales : la prédominance de la juiverie se trouverait ainsi éliminée.

On sait que l'ANTISEMITISME SERIEUX de Hoess ne s'est pas arrêté là, et que la « solution finale » du problème juif, décretée par le Führer Adolf Hitler en 1941 et qui, selon la phraséologie prétentieuse des nazis, consistait à « détruire les bases biologiques de la juiverie », autrement dit, à assassiner tous les Israélites sans exception, trouvera en lui un exécutant zèle et sans défaillance.

Dans l'annexe de ses Mémoires, écrite également par lui, Hoess nous parle plus spécialement de la « solution finale » ; ses révélations confirment tout ce qu'on a su, par ailleurs, de cet effroyable génocide.

Et c'est minutieusement, désormais, avec la complaisance narcissique que manifestent certains criminels dans la description de leurs crimes que le commandant d'Auschwitz va nous décrire les spectacles de la chambre à gaz. Cette lecture est une des plus éprouvantes que je connaisse, la calme précision du narrateur la rend plus odieuse encore. Elle se passe de commentaires.

Hoess se fait d'abord la main sur des prisonniers de guerre russes.

A cette époque, je ne m'étais pas livré à des réflexions particulières à propos de cette extermination des prisonniers de guerre russes : un ordre était donné et je n'avais qu'à l'exécuter. Mais je dois avouer en toute franchise que le spectacle auquel je venais d'assister avait produit sur moi une impression plutôt rassurante. Quand nous avions appris qu'on procéderait prochainement à l'extermination en masse des Juifs, ni moi ni Eichman n'étions renseignés sur les méthodes à employer. Nous savions qu'on allait les gazer. Mais comment et avec quels gaz ? Maintenant, nous possédions les gaz et



Les ennemis du Grand Reich sont acheminés vers la chambre à gaz

(Photo prise à Auschwitz-Birkenau)

nous en avions découvert le mode d'emploi. En pensant aux femmes et aux enfants, j'envisageais toujours avec horreur les fusillades qui allaient se produire. J'étais fatigué des exécutions d'otages et de la fusillade de divers groupes de détenus, selon les ordres de Himmler ou de tel autre dirigeant de l'administration policière. Désormais, j'étais rassuré...

...Ce qui importait avant tout, c'était de maintenir un calme aussi complet que possible pendant toute l'opération de l'arrivée et du déshabillage. Surtout pas de cri, pas d'agitation !

Une femme juive, sur le chemin des douches, s'approcha de moi en passant et chuchota, en me montrant ses quatre enfants qui se tenaient par la main pour aider le plus petit à avancer sur un terrain difficile : « Comment pouvez-vous prendre la décision de tuer ces beaux petits enfants ? Vous n'avez donc pas de cœur ? »

Un Sonderkommando, destiné à être liquidé à la fin de ses fonctions, est contraint d'aider à l'extermination. Je me suis toujours demandé comment ces Juifs du Sonderkommando trouvaient en eux-mêmes la force nécessaire pour accomplir jour et nuit leur horrible besogne.

De même, le commandant Hoess se montre « stupéfait » du zèle de ce kommando de détenus.

Mes fonctions m'obligeaient à assister à tout le déroulement de l'opération. Jour et nuit, je devais être là pendant qu'on s'occupait à extraire les cadavres, à les brûler, à leur arracher leurs dents en or, à leur couper les cheveux. Ces horreurs duraient pendant des heures, mais je ne pouvais même pas m'absenter pendant

qu'on creusait les charniers qui répandaient une odeur épouvantable et pendant qu'on brûlait les corps. Il m'incombait même d'observer la mort à travers les lucarnes de la chambre à gaz ; c'était les médecins qui le désiraient.

Je ne pouvais échapper à tout cela parce que j'étais celui vers lequel étaient tournés tous les regards.

Tout son plaidoyer consiste à dire : J'étais le commandant, je ne pouvais pas tourner le dos ! Mais ce n'était pas du tout ma faute si j'étais là. Ce n'était pas toujours drôle ! Et de nous exposer ses quelques tourments.

La vie et la mort des Juifs me posaient effectivement pas mal de problèmes que j'étais incapable de résoudre...

Ce serait une erreur d'imaginer que la participation à cette extermination, avec tout ce qu'elle comportait, ait pu être acceptée comme un fait divers quelconque. A quelques exceptions près, tous ceux qui ont dû y prendre part, et moi le premier, en ont reçu des impressions ineffaçables et ample matière à réflexion.

(Mais peut-on appeler « réflexions » les insupportables vaticinations de Hoess ?)

La plupart des participants me recherchaient pendant mes tournées d'inspection sur les lieux d'exécution pour se décharger sur moi de leurs angoisses, et dans l'espoir que je les apaiserais.

Au cours de nos conversations à cœur ouvert, ils me posaient toujours la même question : « Etais-je vraiment nécessaire d'anéantir des centaines de milliers de femmes et d'enfants ? » Dans le secret de mon cœur, je me le demandais sans cesse.

Mais pour les tranquilliser et les consoler, je n'avais qu'une seule ressource : invoquer les ordres du Führer. J'étais

Le Commandant d'Auschwitz parle...

obligé de leur dire que l'extermination de la juiverie était nécessaire afin de libérer, une fois pour toutes, l'Allemagne et notre postérité de nos ennemis les plus acharnés.

Nous savions tous que les ordres du Führer n'étaient pas sujets à discussion et que les S.S. étaient tenus de les exécuter...

...Sur l'invitation d'Himmler, de nombreux membres supérieurs du Parti et des officiers S.S. venaient à Auschwitz pour assister à l'extermination des Juifs. Certains d'entre eux qui, précédemment, avaient proné avec beaucoup d'ardeur cette « solution finale du problème juif », étaient terrifiés. Ils me demandaient chaque fois comment nous pouvions, mes hommes et moi, supporter à la longue ce spectacle.

Je répondais toujours que je devais faire faire toutes mes émotions, étant placé devant la dure nécessité d'exécuter sans faiblir les ordres du Führer. Et chacun de ces messieurs me répondait qu'il ne voudrait pas être chargé d'une besogne semblable.

Plusieurs fois, j'ai eu l'occasion de parler longuement avec Eichmann (son supérieur). ... Ni les plus fortes rasades d'alcool, ni l'absence de tout témoin indiscret ne le faisaient démordre de son point de vue : avec une obstination démente, il prônait l'anéantissement total de tous les Juifs.

(Quelle différence y a-t-il entre la réponse d'Eichmann et celle que le commandant d'Auschwitz fait à ses subordonnés ?)

Il ne me restait donc, dans ces circonstances, qu'à enterrer mes scrupules au fond de mon cœur. Je dois même avouer qu'après une conversation avec Eichmann, ces scrupules pourtant si humains, prenaient, dans mon esprit, l'aspect d'une TRAHISON ENVERS LE FUHRER.

Nous n'en doutons pas, et c'est sans doute ce déplacement du sentiment de culpabilité qui a posé des problèmes psychologiques aux commentateurs, et leur a fait parler de « dédoublement de la conscience morale ». Nous dirons un peu plus loin pourquoi nous ne voyons dans ce phénomène qu'une hypocrisie de l'inconscient, et la défense d'une naturelle cruauté et d'un insondable orgueil. Il n'en faut pas moins souligner les ravages que le « culte personnel » d'un tyran sanguinaire et sans scrupule, porté au pouvoir par un ensemble de circonstances dramatiques, peut effectuer dans des âmes déjà prédisposées à l'accueillir par la faiblesse de leur esprit et la lâcheté de leur cœur. Pour Hoess, élevé dans la foi religieuse et l'obéissance militaire, Hitler n'est pas seulement le chef, il est devenu le Saint-Esprit, et son autorité, renforcée par l'adhésion collective, atteint une toute puissance irrationnelle qui frôle la terreur religieuse. Il est impensable de lui désobéir, il est impensable même de critiquer ses ordres. Ceux qui ont connu le climat de l'Allemagne hitlérienne le savent. Pour bon nombre d'Allemands, le Führer, ses élucubrations, ses directives, avaient pris un caractère sacré, aussi puissant que les tabous dans les sociétés primitives. C'est un phénomène bien particulier à ce que Germaine Tillion, ethnologue et sociologue, appelle la « dégénérescence sociale » de l'Allemagne nazie, due, pense-t-elle, à des conditions économiques précises qui allaient avec une régression morale sans précédent dans l'histoire; due aussi, pensons-nous, à des causes psycholo-

giques particulières à notre siècle. Les progrès soudains et vertigineux de la science ont donné à l'homme un pouvoir presque illimité de tuer. Ce pouvoir est démoralisateur. Mettez une mitrailleuse entre les mains d'un imbécile, et le voilà qui prend des allures de seigneur quand ce n'est pas un comportement de brute. Le tyran borné qui, semblable au mandarin de l'allégorie, peut, rien qu'en pressant sur un bouton, détruire des milliers d'hommes à des milliers de kilomètres, n'est pas loin de se prendre pour le maître du monde.

C'est assez souligner l'importance de la valeur morale des chefs. On l'a remarqué aussi, mal adaptés à l'évolution du monde — cette « boule enragée », disait Bernanos — les hommes, en proie aux difficultés et aux conflits, deviennent plus qu'autrefois des névrosés. Hitler, dans « Mein Kampf », transforme orgueilleusement cette triste fatalité en devoir : « Car les plus grands bouleversements qui se sont produits sur cette terre auraient été inconcevables si, au lieu de passions fanatiques et même hystériques ils avaient disposé des vertus bourgeoises qui prennent le calme et le bon ordre » écrit-il. On sait à quel gâchis l'hystérie de Hitler a entraîné son pays et le monde. Mais telle était la « Weltanschauung » qui supplanta, en Allemagne, la philosophie d'esprits universellement admirés comme Kant, Goethe et tant d'autres gloires.

Mais l'asphyxie économique de l'Allemagne, si elle explique la guerre et la révolte contre certains jugements mondiaux, n'explique pas la chambre à gaz et le choix des Juifs comme victimes de l'extermination. Inutile de dire que les Juifs n'étaient pas plus responsables de l'asphyxie économique allemande que de la prospérité des Etats-Unis et de tout ce qu'on veut bien leur mettre sur le dos. Pas plus que les Tziganes. Sans aucune science, sinon celle que le bon La Fontaine nous a enseignée, une explication très simple à ces phénomènes irrationnels m'est apparue, que j'appelle « le racisme du poulailler ». Comme beaucoup de Français, j'ai élevé quelques poules, sous l'occupation. Un jour, j'introduisis dans mon poulailler une poule d'Inde dont le plumage est quelque peu différent de celui des poules communes. Cette pauvre bête fut immédiatement mise en sang par les autres. Malgré leur jabot rempli à craquer, celles-ci ne la laissaient pas approcher des mangeoires débordant de grains par mes soins. J'achetai un coq qui mit bon ordre à ces menées, mais toutes les fois où elles le pouvaient, les cruelles bestioles ne manquaient pas d'allonger soudainement un violent coup de bec à la « métèque ».

Hitler n'imitait pas le coq, bien qu'il donne différents volatiles en exemple au peuple allemand, dans une de ces tirades racistes dont il a le secret (« la mésange ne s'accouple qu'avec la mésange, le pinson avec le pinson, la cigogne avec la cigogne, etc. »).

Y verra-t-on une supériorité ? Le « racisme du poulailler » et de l'animal se transforme, chez l'homme, en fanatisme. Les ravages du racisme et du fanatisme s'exercent toujours, et partout. S'il faut un objet à l'amour, il en faut aussi à la haine et à la cruauté latentes dans le cœur de tant d'hommes. Le caractère primitif et quasi religieux de cette haine m'a frappée chez plusieurs Allemands que j'ai rencontrés à Berlin et ailleurs en 1946. Ils étaient souvent pacifistes (les bombardements aériens devaient y être pour quelque chose), ils déploraient

la fatalité de la guerre, mais ils trouvaient toujours quelque raison pour justifier les persécutions, voire l'extermination des Juifs, et leur ressentiment était loin d'être éteint.

Le commandant dit qu'il réprouve cette haine, elle semble, en effet, assez éloignée de son fanatisme glacé et de sa féroce disciplinée (auxquels on en arrive à préférer la violence des passions) mais il ne faut pas s'y fier. Sur ce point, ses avocats avaient dû lui conseiller la prudence. Cependant, cette haine pointe souvent dans sa sournoise mauvaise foi. Lorsqu'il raconte, par exemple, que tous les biens pris aux victimes de la chambre à gaz étaient un objet de convoitise pour les S.S. qui les triaient et les expédiaient, que malgré les plus sévères punitions, ils donnaient lieu à un trafic immense, il arrive à cette conclusion superbe : « L'or juif était devenu le véritable fléau du camp. » Même réduits en cendres, les pauvres Juifs étaient encore responsables du désordre !

La fable du « Loup et de l'agneau » nous a depuis longtemps montré qu'il était endémique de baptiser « ennemi » ceux qu'on avait envie de massacer. Jamais un Allemand n'a vraiment cru que les Juifs, « leurs bergers et leurs chiens », anéantiraient l'Allemagne. C'est un mensonge accepté.

Au reste, l'extermination des Juifs a brusquement trouvé un correctif avec le besoin de main-d'œuvre !

Citons le commandant d'Auschwitz :

Les camps de concentration étaient tirailles entre la direction de la Sécurité et celle de la main-d'œuvre. La direction de la Sécurité leur fournissait des détenus pour les faire anéantir, soit par des exécutions ou dans les chambres à gaz, soit, d'une façon plus lente, par les épidémies dues aux conditions épouvantables qui régnait dans les camps et que personne ne tenait à améliorer. La direction de la main-d'œuvre, de son côté, voulait conserver les détenus pour ses besoins.

Hoess estime que cette direction de la main-d'œuvre a tort de prendre le tout vainant.

Si on avait suivi mes conseils constamment répétés et si on avait sélectionné à Auschwitz les Juifs les plus forts et les mieux portants, les rapports auraient probablement indiqué un nombre inférieur de travailleurs disponibles, mais dans ce cas, on aurait obtenu pour longtemps une main-d'œuvre vraiment utilisable...

Pas de doute, le commandant d'Auschwitz était judicieux et efficace. Mais il est aussi très « humain » :

Arrivés au lieu de leur destination, ils se trouvaient astreints à un travail pénible et inaccoutumé, tandis que leur nourriture devenait totalement inexistante. Si on les avait expédiés directement dans les chambres à gaz, on leur aurait épargné beaucoup de souffrances...

Vers la fin de 1943, Hoess devient chef de la section politique de l'inspection des camps.

...J'ai éprouvé, au premier moment, une certaine peine en m'arrachant à Auschwitz : je me sentais trop lié à ce camp où j'avais eu à vaincre tant de difficultés et tant d'abus...

Une sorte d'humour noir se dégage de cette confession qui atteint parfois tragiquement la caricature. Au fond, le com-

Le Commandant d'Auschwitz parle...

mandant d'Auschwitz, si attaché à son métier que sa femme lui reprochait de la délaisser pour lui, est mort sans avoir pu réaliser son rêve : un camp de concentration modèle, conçu selon ses qualités bien allemandes d'ordre, de méthode, de ponctualité et d'organisation. Camp discipliné, propre, sans surpeuplement, avec appels impeccables, travail quotidien et épouillages hebdomadaires, sélection à la fois sanitaire et calculée scientifiquement en vue du rendement, crématoires bien alignés et charniers au carré...

Mais la défaite a détruit tous les espoirs délivrants des Nazis. Il est étrange que tant de gens aient du mal à concevoir qu'une guerre ne se gagne pas toujours : *J'avais vu trop de choses qui me faisaient conclure que nous ne gagnerions jamais la guerre de cette façon-là. Mais il ne m'était pas permis de renoncer à ma foi en la victoire finale. Le sens commun me disait que nous perdions la guerre, mais mon cœur restait attaché au Führer et à la conviction que nous ne pouvions pas perdre.*

C'est la débâcle et le Führer se suicide.

Ma femme et moi nous eûmes tous les deux la même pensée... Avec le Führer disparaissait tout notre univers.

Tout leur univers...

Le témoignage du commandant d'Auschwitz présente un intérêt capital. Tout d'abord, tant d'incrédules se sont refusés à croire aux crimes nazis qu'il est bon qu'un chef S.S. les étaie et les explique au grand jour avec une aussi parfaite ingénuité. Ces *Mémoires* authentifient mieux que des documents pourtant irréfutables la structure et l'âme de l'Etat Nazi. En réalité, pour des raisons d'opportunité, consigne sévère était donnée aux exécutants de tenir secrète l'extermination ; Hoess nous l'affirme à plusieurs reprises. Aucun communiqué n'annonçait aux Allemands le nombre d'« ennemis du régime » tués chaque jour par les glorieux S.S. Mais Hoess nous montre aussi qu'un véritable « ministère de l'Extermination » était en place. L'extermination était considérée et administrée comme un véritable service d'Etat, au même titre que la Sécurité sociale, la Santé publique ou la Défense nationale. Hitler serait-il parvenu à la domination du monde, que ce service aurait fonctionné au grand jour.

Ce qui caractérise ce génocide, c'est qu'il n'était pas un acte de belligérance isolé, comme la bombe d'Hiroshima, réponse à l'agression du Japon sans déclaration de guerre et aux proclamations du général Tojo, premier ministre : « *Le peuple nippon est étroitement uni pour anéantir l'Angleterre et les Etats-Unis* », etc. (1^{er} janvier 1944). Acte nullement systématique, sans lendemain, qui mit fin à la guerre et qui a été jugé atroce — et discutable — par la plupart des belligérants. Notre jugement le devrait d'être exact. L'extermination avait commencé, en Allemagne, dans la paix, en s'exerçant sur les aliénés, puis les détenus, elle visait les incurables et les vieillards et, pendant la guerre, les simples soldats trop gravement blessés. Elle visait tout ce qui gênait les « seigneurs » — ou leur déplaissaient. Extermination économique et organisée. Mais extermination passionnelle et frénétique aussi. Ce n'est pas seulement la fin qui justifie les moyens — la fin aussi est crime. L'intérêt n'a jamais cessé de gouverner les hommes, parfois sans frein, et de les transformer en gangsters ; mais la cruauté, le sadisme qui sont en eux et persistent à travers les âges, quoique jugulés par l'éducation et la civilisation,

sont toujours prêts à se déchaîner dans certaines circonstances libératrices. A quoi obéit l'aviateur qui, se sentant couvert plus qu'absout par son uniforme, mitraille au passage, d'une rafale, quelques paysans, ses alliés ? A quoi obéit le soldat ou l'officier qui fait un carton sur les indigènes qu'il doit protéger ? Au seul plaisir de tuer, et non pas au légitime instinct de défense d'une communauté. Il faut dire ces choses terribles pour connaître parmi nous les tueurs. Vers 1943, « *Das Reich* », hebdomadaire allemand, titrait ainsi un article de fond signé de quelque Herr Doktor : « *Le Troisième Reich remplace la psychanalyse* ». Entendez que son élan vers l'action et le travail supprime la neurasthénie, ce qui est valable. Mais entendez-le aussi, bien que le Herr Doktor ne l'ait pas dit, dans le sens où les aliénistes affirment

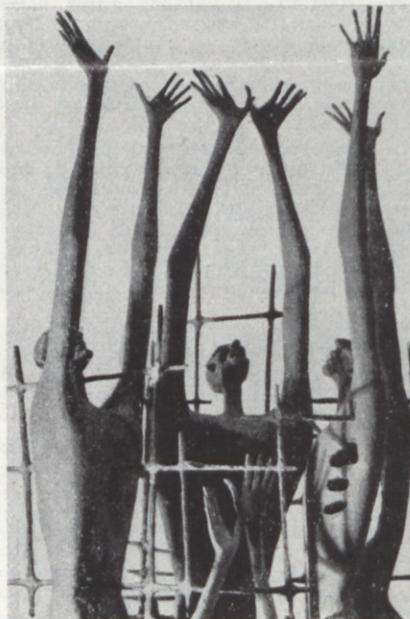
Notre époque, si les hommes de bonne volonté ne réagissent vigoureusement, pourra bien être appelée le Bas-Age, ou plutôt l'Age-Bas. Mais Dieu merci, le petit d'homme, toujours destructif et agressif, a aussi en lui un cœur prêt à aimer et à donner, une conscience prête à s'éveiller, une raison qui peut comprendre, équilibrer, régner...

Les *Mémoires*, nous l'avons vu, projettent une lumière terrifiante sur la mentalité des serviteurs du régime nazi dont Hoess, bon soldat, bon père et bon exterminateur, fut sans doute un échantillon accompli. Certes, en d'autres temps, serait-il peut-être devenu un fonctionnaire modèle, sévère mais anodin dont personne n'aurait parlé. Certes, si on ne lui avait pas confié « le sale boulot », comme il le remarque plaintivement, aurait-il eu des chances d'être réintégré aujourd'hui dans de hautes fonctions. Peut-être nos grands hebdomadaires publieront-ils des photos édifiantes sur sa vie de famille exemplaire, comme ils l'ont fait pour Von Braun, qui utilisa amplement le « matériel humain » du camp de Peenemunde avant de devenir le civil le plus haut gradé des Etats-Unis parce qu'il est capable d'atomiser la planète ; la science n'a pas d'odeur, ni là, ni ailleurs.

Laissons aux spécialistes le soin de décider si Hoess était né pervers — ce qui serait plutôt réconfortant. Nous avons décrit si longuement son évolution depuis l'époque où il était petit secouriste de la Croix Rouge jusqu'à celle où il devient le robot exterminateur parce que cette progression dans l'horreur est de toute manière significative des perversions du nationalisme et du totalitarisme, significative du danger d'entrer dans l'engrenage qui mène à la totale abdication de la conscience morale et de l'honneur. L'adage anglais, « *Right or wrong — my country* » (qui serait plutôt pour lui « *Right or wrong, my party* ») est invoqué bien à tort par le commandant d'Auschwitz qui, à aucun moment, n'a voulu voir qu'il déshonorait l'Allemagne, sa patrie. Le dilemme était pourtant simple, et nombreux d'Allemands ont préféré être envoyés sur le front russe plutôt que d'être complices des crimes de leur parti.

Ainsi, toutes les vertus de Rudolf Hoess ne l'empêchent en rien d'être un monstre ; aucune ne le rachète. S'abritant derrière les ordres reçus, il nous fait part de quelques scrupules qui l'ont tiraillé, de quelques angoisses hygiéniquement apaisées par une grande promenade à cheval ou un bain froid dans la rivière avec ses enfants. Mais à aucun moment n'éclate le cri désespéré d'une conscience révoltée. Pour moi, je l'ai entendu, ce cri, au moins deux fois, pendant la guerre, alors que j'étais une esclave déguenillée, destinée aussi à l'extermination. Dans la solitude d'une nuit de travail, une surveillante, un soldat, cherchant une oreille fraternelle, m'ont soudain livré, avec des accents déchirants, le dégoût dont leur âme était submergée et qu'ils n'arrivaient plus à supporter. A quoi nous ne pouvions que répondre : « *Résistez...* » Mais il est plus simple et plus facile de résister contre l'occupant que contre les forces armées de son propre pays quand il est en guerre...

Sans parler de ce remords individuel qui poussa, nous dit-on, le pilote qui jeta la bombe atomique sur Hiroshima à se suicider, l'ombre d'un regret de ses actes n'effleure jamais Hoess. Quel genre de retour sur lui-même fait-il, à la fin de



Le Monument aux Morts d'Auschwitz
(Détail)

que l'accomplissement du crime libère l'obsédé, le fou...

Les nations ont cerné et maîtrisé cette folle furieuse qu'était devenue l'Allemagne, mais nous pouvons longuement méditer, et de bien des manières, sur ces phénomènes nouveaux. Au cours de la dernière guerre mondiale, les combattants, d'un tacite accord, avaient renoncé à l'emploi des gaz asphyxiants. Mais sur des créatures sans défense, les dirigeants nazis se sont amplement rattrapés. Jamais la civilisation n'avait atteint pareil degré de lâcheté, jamais on n'avait constaté pareil effondrement de la conscience universelle.

Même au Moyen-Age, époque de recul de la civilisation et d'obscurantisme, époque de grands fléaux et de grandes misères, les chevaliers, sans doute souvent violents et sanguinaires, s'étaient pourtant donné pour idéal la protection des faibles, de la veuve et de l'orphelin ; ils s'étaient donné pour règle de ne jamais combattre un ennemi sans défense ; et la vertu qu'ils plaçaient le plus haut et qu'ils promettaient de suivre, lors de leur adoubement, était l'humilité...

Le Commandant d'Auschwitz parle...

ses Mémoires ? « De toute façon, c'était une erreur de procéder à l'extermination de grandes parties des nations ennemis... On aurait pu réduire les mouvements de résistance par un traitement bienveillant et raisonnable de la population des territoires occupés... »

Mais non, Monsieur le Nazi, vous vous trompez, votre « bienveillance » intéressée n'aurait pas réduit la Résistance. C'est le respect mutuel des droits de l'homme qui, seul, permet une « collaboration », c'est lui seul qui fera l'« Europe » et permettra au monde de s'organiser et de vivre.

« Aujourd'hui, je reconnaissais aussi que l'extermination des Juifs constituait une erreur, une erreur totale. C'est cet anéantissement en masse qui a attiré sur l'Allemagne la haine du monde entier. Il n'a été d'aucune utilité pour la cause antisémite, ... bien au contraire, il a permis à la juiverie de se rapprocher de son but final. »

Simple erreur de tactique.

« Comme par le passé, je reste fidèle à la philosophie du parti national-socialiste. » C'est-à-dire à la conviction de la supériorité de la race allemande, à son rêve de domination du monde, comme si la volonté de vivre d'un grand pays, son dynamisme ne pouvaient s'affirmer sans l'appui de ces mythes mégalomanes. Ainsi, jusqu'au seuil de la mort, Hoess reste intoxiqué par le venin nazi. Et d'autres le restent qui ne sont pas morts. Il ne s'est pas encore fait entendre, l'Allemand à l'esprit assez puissant pour dénazifier l'Allemagne.

Ayant de mourir, Hoess a-t-il un mot pour ses innocentes victimes ? Mais non. C'est lui, la victime. C'est lui, l'innocent.

« J'étais un rouage INCONSCIENT de l'immense machine d'extermination du Troisième Reich. La machine est brisée, le moteur a disparu, et je dois en faire autant. »

Et il termine pathétiquement :

« Les masses... ne comprendront jamais que, moi aussi, j'avais un cœur... »

Si, nous le comprenons. Les bêtes aussi, aiment leurs petits. Les crocodiles aussi ont un cœur...

**

Réquisitoire plus accablant ne pouvait être prononcé contre le nazisme et contre lui-même que les justifications du commandant d'Auschwitz. Le passé est jugé. Mais nous avons, pour l'avenir, des enseignements à tirer de la naissance du national-socialisme, de son explosion, de sa fin, de ses sursauts. De telles aventures sont encore possibles, pas seulement en Allemagne, des aventures qui mettront l'existence même de l'humanité en danger.

Nous savons que, sur cette terre, le droit ne peut régner sans la force, et que vivre est un combat accepté. Mais pas seulement un combat contre autrui, un combat contre nous-mêmes. Etre juste n'est pas facile. Nous avons à connaître tous les aspects que le fanatisme, qu'il soit religieux, patriotique ou politique, peut prendre dans notre propre cœur.

Nous avons vu ce qu'il advient d'un pays lorsqu'il est la proie d'une clique ambitieuse et sans scrupules, jouant habilement de nos sentiments les plus légitimes et camouflant ses appétits violents derrière une apparence d'idéal; une clique prête à tout, même à la ruine de son pays.

Et nous avons compris qu'il ne s'accomplit rien de valable, rien de durable, sans le respect de l'homme.

ANNE FERRIER

La Chronique des Livres

LE DERNIER DES JUSTES

par André SCHWARTZ-BART (Le Seuil)

Il est superflu de présenter le « Dernier des Justes ». Bien avant que le prix Goncourt vienne, non pas révéler cet admirable livre, mais ratifier son succès, le public avait, de lui-même, reconnu l'authentique grandeur du récit d'André Schwartz-Bart.

Emouvante histoire d'un manuscrit, refusé par les plus grands éditeurs parisiens et qui devint, par son seul mérite, ce roman dont on parle, ce « best-seller » qu'il « faut » avoir lu.

André Schwartz-Bart est né en 1928, à Metz. Entré dans la Résistance en 1943 et arrêté, il s'évade, rejoint le maquis, puis s'engage dans l'armée et participe à la campagne 1944-1945.

André Schwartz-Bart est un autodidacte. Restera-t-il l'auteur d'une œuvre unique — cette vaste chronique, dans laquelle il décrit le malheur de son peuple a-t-elle épousé, d'un coup, la puissance communicative de son émotion ? L'avenir le dira et la question est d'ailleurs secondaire.

Ce long récit débute par l'exposé un peu touffu d'une légende, vieille de huit siècles. Ernie Lévy, le « dernier des justes », est précédé par toute une lignée d'hommes choisis par Dieu, depuis le prophète Isaïe : « les Lamed-waf », « cœur multiplié du monde en qui se déversent toutes les douleurs comme en un réceptacle » (1).

La famille Lévy, pourchassée de Pologne en Allemagne, toujours sous la menace des pogroms, traverse le pont de Kehl en 1938. Auparavant, le petit Ernie Lévy a connu la monstrueuse injustice de se sentir irrémédiablement séparé à l'école de Stielenstadt. Peut-être, ces pages où André Schwartz-Bart évoque les souffrances d'un enfant, torturé par ses camarades et par ses maîtres, sont-elles les plus atroces du livre. Ernie, humilié, trahi par Ilse, la petite fille aux yeuxverts, tente de se suicider. Il apporte, en France, son corps à peine cicatrisé.

Il s'engage. Après les mois de guerre,

dans Paris occupé, il sauvera des affronts des « patriotes français » une petite « demoiselle étoilée » qui sera Golda, la femme qu'il aimera, pour qui il forcera les portes de Drancy et qu'il accompagnera jusqu'en Allemagne.

Mais ce n'est pas pour la seule Golda qu'Ernie Lévy choisira la voie du sacrifice. Il est le Juste qui, dans l'obscurité de la chambre à gaz où il les a volontairement suivis, « se penche vers les gosses blottis jusqu'entre ses jambes » et qui « hurle de toute la douceur et de toute la force de son âme : « Respirez fort, mes agneaux, respirez vite ! »

Et quand Golda s'affaîsset à ses côtés, quand il comprendra que tout est consommé, il se souviendra, dans l'éclair qui précédera son propre anéantissement, de la légende du Rabbi Chanina : « je vois le parchemin qui brûle, mais les lettres s'envolent », répétera-t-il.

Nous fermons le livre, plongés, pour longtemps, dans un désespoir que nous connaissons bien. André Schwartz-Bart ajoute le poids de sa douleur au poids de toutes les douleurs. « Homme, ôte tes vêtements, couvre ta tête de cendres, « cours dans les rues et danse, pris de folie... »

André Schwartz-Bart ressuscite l'horreur des occupations criminelles, des camps infâmes et des immenses crématoires. Nous le remercions d'éveiller chez ses lecteurs et grâce au génie qui lui est propre, l'émotion et la consternation. André Schwartz-Bart est de la lignée des prophètes, sa voix atteint, parfois, au lyrisme de l'Ancien Testament, nous le reconnaissions quand il dit : « Et loué. Auschwitz. Soit. Mайданек. L'Éternel. Treblinka. Et loué. Buchenwald. Soit... Avec lui, nous voudrions croire « qu'Ernie Lévy, mort six millions de fois, est encore vivant quelque part ».

G. FERRIERES

(1) *Le Dernier des Justes*, page 12.

LE MONUMENT AUX MORTS D'AUSCHWITZ

Rome (F.M.A.C.). — Le jury international pour le monument aux Morts d'Auschwitz, qui se dressera dans l'enceinte de l'ancien camp d'extermination, a fixé le 23 mai, à Rome, son choix sur le projet présenté par une équipe de sculpteurs et architectes italiens et polonais : MM. Andrea et Pietro Cascella, Pericle Fazzini, Oscar Hansen, Jerry Jarnuszkiewicz, Juglio Lafuente, Julian Falka, Giorgio Simoncini, Tommaso Valle et Maurizio Vitale.

L'ensemble monumental comprendra vingt-trois blocs de ciment en forme de wagons, placés sur les rails primitifs de la voie ferrée du camp et symbolisant les vingt-trois pays auxquels appartenait les déportés. Au fond du camp, au niveau du sol, une plateforme de ciment large de 200 mètres, renfermera les ruines des anciens fours crématoires, auxquels on accédera par une tranchée profonde et étroite, dont les parois seront recouvertes de sculptures représentant les formes humaines des déportés et qui symbolisera le chemin à parcourir jusqu'aux chambres de la mort.

QUINZIÈME ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION D'AUSCHWITZ

Le 27 janvier 1960, nous avons assisté à la soirée commémorative du XV^e anniversaire de la libération d'Auschwitz, organisée par l'Amicale des Déportés d'Auschwitz, l'Amicale des Anciens Déportés juifs de France et la Section de Jawischowitz, qui s'est déroulée à l'U.N.E.S.C.O.

Le programme comportait une allocution de Mme Marie-Elisa Nordmann-Cohen, Présidente de l'Amicale des Déportés d'Auschwitz et de Mme Régine Grunberg, Secrétaire de l'Amicale des Anciens Déportés juifs de France.

Toutes deux ont rappelé les atrocités commises par les Nazis, « les impérieux devoirs de ceux qui sont rentrés, envers les victimes, leurs parents, leurs enfants, pour que ceux-ci ne connaissent jamais plus la déportation ».

Le programme artistique évoquait le déroulement tragique du calvaire de la déportation, l'angoisse des êtres traqués, les arrestations, les rafles, le départ vers les camps...

La salle était comble, l'atmosphère très recueillie et l'émotion profonde.

Catherine GOETSCHEL,
Madeleine LANSAC.

Le Nerf de la Guerre

COTISATIONS

Attention ! La rentrée des cotisations 1960 démarre trop lentement. N'ATTENDEZ PAS L'ASSEMBLEE GENERALE POUR VOUS METTRE EN REGLE AVEC VOTRE ASSOCIATION ! Payer sa cotisation est le premier devoir de l'année de la déportée.

La déportée-modèle commence l'année en envoyant ses vœux à ses bonnes camarades de captivité et, aussitôt après, ayant même de payer son terme de janvier, elle envoie sa cotisation à sa Déléguée ou au siège de l'A.D.I.R.

« Mais, nous direz-vous, la déportée assume déjà des quantités de charges et de devoirs variés.

— Eh oui ! Nous le savons, c'est en effet sa destinée : porter sur ses épaules une charge trop lourde pour elle. Elle ne le fait plus de la même manière que pendant la guerre, Dieu merci ! Mais le pli est pris et elle reste chargée de responsabilités diverses. Payer sa cotisation fait partie de ses nouvelles responsabilités.

— Bah ! disent les indolentes, « elles » n'attendent pas après mes pauvres 5 NF.

— Erreur complète, « elles » (entendez : nous, les pauvres haridelles du Bureau qui tirons la charrette) ont un besoin pressant de votre contribution personnelle. D'abord, l'A.D.I.R., comme tout un chacun, ne vit pas que d'amour et d'eau fraîche. Ensuite, notre fichier « cotisations » ne doit pas comporter de « blanches » qui sont très mal vus du Ministère des Anciens Combattants.

D'autres ne disent ni ne pensent rien du tout, elles oublient, en toute simplicité, avec une grâce charmante... Par contre, le jour où elles ont besoin d'un renseignement insignifiant, ou même d'un conseil sérieux, ou encore d'un coup de main, soit pour elles-mêmes soit pour une de leurs amies, elles se souviennent parfaitement du numéro de téléphone de l'A.D.I.R. C'est en effet le plus souvent ce qui se passe entre anciennes camarades de prison : une bonne copine vient vous trouver pour vous « taper » ; quoi de plus naturel ? Malheureusement, vous n'avez pas toujours les moyens personnels d'aider cette bonne copine comme vous le voudriez. Alors vous la « répercutez » sur l'A.D.I.R. — et vous avez dix fois raison, car elle est là pour cela, cette bonne A.D.I.R. Mais alors, au moins, souvenez-vous que sans cotisation, l'Association ne peut vivre ni légalement, ni financièrement. Pas d'argent, pas d'A.D.I.R. !

PRÊTS

Contrairement à l'année dernière où nous avions été obligés de rappeler dans ces colonnes ce que nous entendions par « Prêt d'honneur », nous rendons hommage cette année à la conscience des camarades qui se sont régulièrement acquittées de leurs dettes, ou qui nous ont bien tenues au courant des causes des retards qui ont pu intervenir dans leurs versements.

Le montant total des remboursements de prêts s'est en effet élevé en 1959 à 2.013.759 francs contre 1.524.261 francs en 1958. Un grand merci à ces bonnes camarades qui nous facilitent ainsi considérablement la tâche, tant vis-à-vis du Ministère des Anciens Combattants, que

VIE DE NOS SECTIONS

Section de Metz

Le 13 décembre dernier, un déjeuner amical a réuni autour du traditionnel arbre de Noël, décoré par nos amies Cui-luiko, Hennequin, celles-ci et leurs enfants, Mmes Berger, Bosment, Cremmel, François, Grosse, Luttwig, Stabile, Welfinger, Bernard, Distel et leur famille.

Malades ou excusées : Sœur Anne Elisabeth, Sœur Marie Urbain, Mmes Wonne, Boyon et Tourman. Quelques camarades n'ont pas répondu à la circulaire. Si elles ne l'ont pas reçue qu'elles veuillent bien le signaler au plus vite à la déléguée, précisant éventuellement leur nouvelle adresse.

Après un excellent et abondant repas très animé, Mmes Bernard et Grosse nous entretinrent de leur pèlerinage à Ravensbrück. Nous espérons les entendre encore lors d'une réunion mensuelle (premier dimanche du mois).

Puis vint le moment très attendu du tirage au sort des cadeaux de Noël apportés par chacune pour un échange amical. Il y eut de très belles — de très bonnes choses, surprise, rires, exclamations, joie. On ne laissa pas Mme Luftwig partir avec une boîte de bonbons, sans lui donner un tube de dentifrice comme antidote.

La partie sérieuse de la réunion comportait certaines résolutions ayant trait aux cotisations, au fanion, à la sortie d'été, à des questions pratiques, au musée de la déportation, à l'Assemblée générale où plusieurs d'entre nous espèrent pouvoir assister.

En attendant, à toutes, meilleurs vœux et encore merci de garder si vivante notre fraternité des camps.

Andrée FRANÇOIS.

Section Loiret-Centre

Le 11 novembre, Mmes Flamencourt, de Robien et Marchand ont représenté l'A.D.I.R. à la remise de décoration de Mme Péron.

Après une émouvante cérémonie au Monument aux morts de Chaingy, les Anciens Combattants nous ont amicalement invités à leur banquet annuel au cours duquel eut lieu la remise de décoration par le Président de la Section F.N.D.I.R. Nous avons regretté l'absence de Mme Caillaut de Gaulle qui, souffrante, n'a pas pu entreprendre le voyage.

vis-à-vis de leurs compagnes que, grâce à leur diligence, nous pouvons aider plus largement.

Par contre, parmi les emprunts contractés il y a longtemps, au cours des années 1952, 1953, 1954 et 1955, il en reste encore 6 impayés. L'un d'entre eux est désormais considéré comme « désespéré » et le cas de cette camarade va passer au Conseil d'administration de février. Puisque les cinq dernières retardataires comprennent toute l'utilité de se mettre en règle avec leur Association, et qu'elles ne murmurent pas : « Bah ! l'A.D.I.R. est bien assez riche ! » l'A.D.I.R. s'efforce d'avoir un budget en équilibre, certes, mais elle n'a jamais assez d'argent pour permettre à ses membres, surtout les plus âgés, de vivre à l'abri de l'inquiétude. Autant d'argent gardé illicitement par des emprunteuses retardataires, c'est autant de bien-être en moins pour l'une des nôtres. Qu'en se le dise !

A. POSTEL-VINAY

Section de la Sarthe

Notre réunion annuelle a eu lieu le dimanche 22 novembre 1959 au domicile de la Déléguée départementale.

La plupart des camarades qui forment le petit groupe si uni de la Section de la Sarthe étaient présentes : Mmes Botuha, Bobille, Deniau, Duplessier, Floquet Emily, Liégé Linette, Sourges, Vallée J.

Mme Moneris, de Château-du-Loir et Mme Lemore Maryvonne, de Sablé, s'étaient excusées.

Mme Côme avait bien voulu présider cette petite réunion ; elle était accompagnée de Mme Engoumé toujours si dévouée à notre cause.

Nous étions très heureuses de nous retrouver dans une bonne camaraderie et certaines qui s'étaient connues au camp étaient contentes de se rencontrer.

Autour de la table, dans une ambiance joyeuse, la conversation se prolongea très animée bien après que le goûter fut terminé.

Le temps passa trop vite et il fallut se quitter non sans s'être donné rendez-vous pour le déjeuner amical qui aura lieu à Sablé le 12 juin prochain, sauf imprévu, et auquel seront conviées les camarades de la Loire-Atlantique et du Maine-et-Loire qui sans aucun doute se feront un plaisir de nous donner leur acceptation.

O. NICOUX.

Section Parisienne

Le janvier, a eu lieu l'arbre de Noël pour les enfants de nos camarades. La réunion, malgré la période de froid intense sévissant à ce moment, a été des plus réussie, les défections de maladie et... d'intempérie ayant été moins nombreuses que nous n'aurions pu craindre. Nous avons tout de même distribué 120 goûters d'enfants, ce qui donne une idée de l'assistance. Grands et petits étaient aussi heureux les uns que les autres. Nous avons eu la joie de retrouver des camarades non rencontrées depuis bien des années, éloignées qu'elles étaient de la métropole. Un effort tout spécial avait été fait par Mme Billard aidée de Denise Côme, pour soigner le spectacle précédent la distribution des jouets. En sus des jeux et chants organisés avec entrain par le maître de jeux, petits et grands se sont extasiés sur une représentation de marionnettes, aussi drôle que poétique, d'un charme jeune et coloré. Comme les jouets étaient aussi bien attribués et jolis que l'an dernier, il faut vraiment féliciter chaudement Marguerite et Denise de cette parfaite réussite dans une atmosphère d'entente, de joie... et même d'ordre, ce qui n'est pas si banal, n'est-il pas vrai ?

Madeleine LANSAC.

CERCLE DE L'A.D.I.R.

Dans une atmosphère de joyeuse et chaude camaraderie, l'A.D.I.R. a réuni ses adhérentes pour tirer les Rois.

Nous étions fort nombreuses cette année, toujours heureuses de nous retrouver — chacune racontant ses joies et ses peines de l'année écoulée.

D'excellentes galettes offertes par notre chère camarade la Générale Ely, ont permis à quelques-unes de jouir un instant d'une royauté éphémère, accompagnée d'un souvenir.

Merci à l'A.D.I.R. et à celles qui ont contribué au très bon goûter.

Denise COME.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu

Samedi 12 Mars 1960 après-midi

PALAIS D'ORSAY, Salle du Quai, 9, Quai Anatole-France, PARIS-7^e

ATTENTION

Cette année, modification dans l'horaire de notre réunion annuelle : notre Assemblée générale se tiendra le samedi 12 mars 1960 après-midi

SAMEDI 12 MARS 1960 :

A 14 h. 30 : Assemblée générale, Palais d'Orsay, salle du quai, 9, quai Anatole-France, Paris (7^e). Métro Solférino.

Ordre du jour :

- Rapport moral de l'exercice 1959.
- Rapport financier de l'exercice 1959.
- Questions diverses.
- Renouvellement du tiers des membres du Conseil d'administration.

A 18 h. 30 : Cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h. 15 angle Champs-Elysées, avenue Marceau.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Anne-Marie, fille de notre camarade Mme Le Paliec, Saint-Jean-Brevelay (Morbihan), juillet 1959.

Josette, fille de notre camarade Mme Nouet, La Celle-Saint-Cloud, 20 janvier 1960.

MARIAGES

M. André Marie a épousé Mlle Jeanne Josse, Les Ponts-de-Cé, 26 décembre 1959.

Notre camarade Mlle Kéravent a épousé M. Rastout, Sucy-en-Brie, décembre 1959.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Castets (Hitter-Castets) a perdu sa mère. Nancy, 21 décembre 1959.

Notre camarade Mme Gaillard Antoinette a perdu sa mère Mme Rozec, Clermont-Ferrand, Nîmes, 23 juillet 1959.

Notre camarade Mme Merle est décédée à Paris, 10 janvier 1960.

Notre camarade Mlle Poussin est décédée. Paris, janvier 1960.

DÉCORATIONS

Commandeur de la Légion d'Honneur : Mlle Krug-Basse Anne-Marie.

Officier de la Légion d'Honneur : Mmes Chatenay Renée, née Lebon; Favier Marie, née Viraud; Folgoas Geneviève, née Chebroux; Oppicy Fernande, née Cahez; Vve Perrin Camille, née Delaye; Vve Wackerr Françoise, née Bouillot.

Chevalier de la Légion d'Honneur : Mmes Lardry Jean, née Auloy; Nonini Marcelle, née Barry; Lecomte Marie, née Guyader.

La Médaille Militaire a été concédée à Mmes Boisnault Raymonde, née Sixois-Laflamme; Boissière Marthe, née Toutin; Ehlinger Adrienne, née Polla; Mardaga Amélie, née Manzac; Mène Marguerite.

Dîner

A 20 h. : Dîner au Palais d'Orsay, salle Bellechasse. Prix : 18 NF (vin, café et service compris). Nécessité de s'inscrire avant le 1^{er} mars, soit à l'A.D.I.R., soit près des déléguées régionales.

Elections :

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers des membres du Conseil d'administration. Les membres sortants sont cette année : Mmes Anthonioz, Charpentier, Geffray, Hottinguer, Lansac et Souchère.

Les membres sortants peuvent être réélus mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature. Le cas échéant, elles se mettront en relation avec leurs déléguées régionales qui se chargeront de nous transmettre les candidatures qu'elles recevront.

Seules, les adhérentes à jour de leur cotisation seront autorisées à prendre part au vote.

Pouvoirs :

Les pouvoirs pour voter à l'Assemblée générale sont inclus dans ce présent bulletin. Nous prions les camarades qui ne pourront assister à l'Assemblée générale de faire parvenir leur pouvoir, soit à leur déléguée régionale, soit au siège de l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, Paris (7^e).

N. B. — Nous demandons instamment à nos camarades de prendre note des modifications apportées à la date, au lieu et à l'horaire habituels de notre Assemblée générale et de se conformer aux indications qui leur sont données ci-dessus.

Nous les informons également que nous avons adressé à nos camarades de Belgique une invitation à assister à notre Assemblée générale et au dîner qui suivra.

Nous comptons tout spécialement sur la présence de celles qui ont apprécié l'accueil si amical que nous avons reçu à Bruxelles en octobre 1958, pour témoigner à notre tour à nos invitées, toute notre sympathie.

PÉLERINAGES

MOIS DE MAI

A) Pèlerinage des camps : en Autriche, Ebensee, Mauthausen, Gusen, Hartheim; en Tchécoslovaquie, Swodau (commando de Ravensbrück), Terezin; en République démocratique allemande, Buchenwald; en République fédérale allemande, Flossenbürg et Dachau.

A cette partie pèlerinage s'ajoutera, au passage, la visite de Vienne, Prague, Karlovy-Vary, Dresden, Weimar, Nuremberg, Munich.

— Départ de Paris, le 6 mai au soir.
— Retour à Paris, le 18 mai au matin.
— Prix approximatif de Salzbourg à Salzbourg : 350 NF.

B) Pèlerinage au camp de Mauthausen, Gusen, Ebensee, Hartheim.

— Départ avec le groupe A.
— Durée du pèlerinage : 3 jours complets.

— Prix approximatif, de Salzbourg à Salzbourg : 75 NF.

C) Pèlerinage au camp de Mauthausen, Gusen, Ebensee, Hartheim, Melk.

— Départ avec les groupes A et B.
— Durée du pèlerinage : 3 jours complets.

— Prix approximatif, de Salzbourg à Salzbourg : 90 NF.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à l'Amicale de Mauthausen, 10, rue Leroux, Paris (16^e).

(A suivre.)

A. D. I. R.

241, Boulevard Saint-Germain PARIS-VII

Métro : Chambre des Députés
Autobus : 63 - 84 - 94

Cotisations Adhérentes : 5 NF min.

C.C.P. Paris 5266.06

Le Gérant-Responsable : A. Postel-Vinay
Imp. Lescaret - 2, r. Cardinale, Paris-6^e

POUR LE VILLAGE « ANNE FRANK »

Un concert sera donné, le lundi 21 février 1960, à 21 heures précises, Salle Pleyel, 252, rue du Faubourg-St-Honoré, par Léon Kartun, pianiste, qui interprétera des œuvres de Chopin.

Des places à 6 NF peuvent être retirées à l'A.D.I.R.

A.D.I.R.

Assemblée Générale du 12 Mars 1960



POUVOIR

Je soussignée (1)
carte A.D.I.R. N° (1)
Adresse (1)
donne pouvoir à Mme (1)
de voter à ma place.

(1) *Prière d'écrire en lettres majuscules.*

Signature :